This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HOOVER INSTITUTION
on War, Revolution, and Peace

FOUNDED BY HERBERT HOOVER, 1919

3001

Francis J. Quinlan
M.D.

RÉCITS

ET NOUVELLES

PARIS. — IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE DE PAUL DUPONT
41, rue J.-J. Rousseau (Hôtel des Fermes).

RÉCITS

ET

NOUVELLES

PAR

PAUL BRANDAT

PARIS

E. LACHAUD, ÉDITEUR.

4, PLACE DU THÉATRE-FRANÇAIS.

1869

SANTO DOMINGO

SANTO DOMINGO

L'île de Saint-Domingue est divisée en deux parties bien distinctes : l'une, la République d'Haïti, à l'Ouest, est l'ancienne colonie française; l'autre, la République Dominicaine, à l'Est, est l'ancienne colonie espagnole.

Ces deux petits États sont fréquemment en guerre; leur mutuelle antipathie provient, sans doute, du grand éloignement du premier et de l'affinité du second pour les Européens. Les sociétés noires semblent jusqu'à présent hors d'état de se diriger elles-mêmes; la République Domini-

caine l'avoue et sollicite l'appui d'une métropole; la République Haïtienne le nie et s'enfonce chaque jour de plus en plus dans la barbarie.

Le Haïtien a pour le blanc une haine sauvage. Vaniteux et imitateur, il ne réussit, dans ses burlesques plagiats de nos institutions, qu'à jouer la charge de nos propres ridicules. C'est une comédie dont nous pourrions d'ailleurs tirer profit.

Malheureusement l'atroce se mêle au risible. Retombée dans le fétichisme africain, cette population pousse, parfois, l'aberration religieuse jusqu'aux sacrifices humains; des cas d'anthropophagie y ont reparu au milieu de mœurs sans nom.

Il y a quelques années, la graisse de mort se vendait publiquement sur le marché de Port-au-Prince, pour la composition de philtres et de sortiléges. Pendant mon séjour dans cette ville, une négresse égorgeait en l'honneur du Vaudou, couleuvre sacrée, l'enfant d'un Anglais chez qui elle était servante.

Peu après un fait plus horrible encore déshonorait la République Haïtienne. Un nègre avait mis fin aux étranges amours de son fils, amours renouvelées des plus impurs mystères du sabbat; le jeune homme dissimula sa colère, et accompagna son père à la chasse quelques jours après.

Le soir il revint seul, et dit à sa mère : Je t'apporte pour notre souper le foie d'un cochon sauvage ; n'attendons pas mon père, il compte passer la nuit à l'affût.

La vieille négresse se mit à table avec le chasseur qui soupa d'excellent appétit. Quand il fut bien repu, il dit à sa mère : C'est le foie de mon père que nous avons mangé.

Soulouque, effrayé du scandale d'un semblable procès, fit étouffer l'affaire... et le coupable.

Port-au-Prince a l'aspect extérieur d'une caricature européenne ; mais sous ce vêtement emprunté vous retrouvez la cruauté du Dahomey.

Le premier article de la législation haïtienne prive l'Européen du droit de propriété. La politique est d'ailleurs d'une simplicité primitive ; elle consiste à fusiller les mulâtres, dès que leur caste devient un peu nombreuse.

Mais laissons cet égout où l'on est suffoqué par des vapeurs de sang.

La partie dominicaine est en tous points le contre-pied de la République d'Haïti. Le blanc y est vu avec sympathie. Les habitants y comprennent la nécessité du concours d'une métropole pour sortir de leur état d'atonie. Non-seulement les classes riches et relativement éclairées

sont disposées à accepter ce joug tutélaire, mais encore la masse de la population.

C'est en 1852 que je vis Santo Domingo pour la première fois.

La ville est bâtie à l'entrée d'une belle rivière, dont malheureusement l'embouchure ne peut être franchie par des navires d'un fort tonnage. La rade est incommode, les navires y sont ballottés par une houle continuelle.

Santo Domingo est entouré par une ceinture de ces belles fortifications que, suivant un vieux dicton, les Espagnols savaient si bien construire, les Français si bien prendre, les Anglais si bien conserver. Ces magnifiques murailles tombent en ruines. Du mouillage, on aperçoit les débris grandioses du palais de Christophe Colomb. Il le quitta, les fers aux pieds, après y avoir mené une existence vraiment royale. Sur lui pesait l'accusation d'aspirer à l'indépendance, accusation peut-être bien fondée. Les grands hommes arrivés au faîte de la gloire ont d'étranges éblouissements... leur chute impressionne d'autant plus qu'ils tombent de plus haut ; et la postérité, souvent trop indulgente, au spectacle émouvant de leurs malheurs, oublie leurs erreurs et leurs fautes.

L'aspect des divers quartiers de la ville produit une

impression analogue à celle que l'on éprouve à la vue de Pompéia. On se croit dans une cité de morts détruite soudainement par un cataclysme ; on s'attend à voir apparaître des ombres dans les longues rues abandonnées. L'architecture des maisons délabrées témoigne de leur ancienne splendeur. Oppressé par une indéfinissable tristesse, vous croyez entendre le Génie de l'île murmurer d'une voix lamentable :

— Je fus belle autrefois. On m'appelait Reine, et mes fils Seigneurs. Quand les enfants de l'Europe quittaient pour moi leurs climats avares, je leur jetais à pleines mains les perles de mes trésors... Maintenant je vis dans les pleurs...

Un vent empoisonné a passé sur cette île féconde. Cependant la nature lui prodigue toujours ses faveurs. Les longues cannes à sucre jaillissent spontanément du sol. Le cotonnier, le caféier, le cacaoyer y poussent à l'état sauvage. Les palmiers de tous genres se chargent de fruits oléagineux. Le quinquina offre à l'art médical sa merveilleuse écorce. Le gommier y verse ses précieuses larmes. Ici ce sont des forêts d'acajou inépuisables; là, de vertes prairies où, couchés dans l'herbe touffue, les bœufs ruminent par milliers.

Le noir de la ville et des campagnes n'a pas l'œil fa-

rouche et envieux du Haïtien ; vêtu de haillons, il appuie la main sur le pommeau de sa longue spada avec des airs de grand d'Espagne, mais, en passant près de vous, il salue gracieusement de son large sombrero.

Santo Domingo comptait à cette époque quelques personnages marquants qu'il est utile de crayonner pour bien comprendre les tendances du pays ; au premier rang : le libertador, le président, l'archevêque.

Deux Français y jouissaient d'une grande autorité et prenaient une part active aux affaires de la petite République : l'un, M. de Lamieussens, consul ; l'autre, M. G. F., négociant.

Citons, enfin, un officier qui avait fait ses premières armes sous l'Empire. Ce vieux soldat, parvenu au grade de lieutenant à la fin de sa carrière, s'était retiré à Santo Domingo, après avoir servi quelque temps à la Martinique. A la guerre de l'indépendance, il prit parti pour les Dominicains, et battit les Haïtiens en diverses rencontres. Lorsque Santo Domingo se sépara définitivement d'Haïti, l'ancien lieutenant fut nommé au ministère de la guerre, malgré son refus de changer de nationalité. Ce fait seul montre l'existence d'un abîme entre les deux peuples : l'un nie au blanc le droit de propriété dans l'île, l'autre remet volontiers la direction de ses affaires à des Européens.

Le consul, M. de Lamieussens, mettait toute son ambition à voir flotter le drapeau tricolore sur les anciennes tours de Christophe Colomb; il travaillait les esprits avec une rare adresse.

M. G. F. débarqua avec un mince bagage et une instruction à peu près nulle; une grande activité, unie à une puissante intelligence, l'éleva rapidement à la fortune. Sa loyauté, sa droiture, peut-être plus encore sa fastueuse générosité lui attirèrent une immense considération. Le président de la République professait pour lui une extrême déférence, et demandait souvent le secours de ses lumières à son esprit ferme, à son jugement impartial. Lui aussi rêvait l'annexion de la République Dominicaine à la France.

L'archevêque, vieillard vénérable, joignait à l'éclat de ses hautes fonctions sacerdotales le prestige du dévouement dont il avait fait preuve dans la guerre de l'indépendance. Le digne prélat comprenait à merveille la nécessité de lisières pour la République naissante qu'il avait largement contribué à fonder. Les folies de Haïti le révoltaient, et il craignait de voir ses sujets spirituels tomber dans des erreurs analogues. Comme catholique, il rejetait l'intervention de l'Angleterre et des Etats-Unis; la nullité de l'Espagne ne lui permettait pas l'hésitation, il était de tout cœur partisan de la France.

Le président Baëz, mulâtre de teint clair, maître d'une grande fortune, avait environ trente ans. Son esprit naturel s'était développé au contact de l'Europe. Baëz désirait notre protectorat, ou même une annexion complète, à la condition de conserver une large part au gouvernement de son pays. Sa politique consistait à confier, autant que possible, la direction des affaires à des mains françaises. Éminemment probe et désintéressé, il avait aidé plus d'une fois, de ses propres deniers, la République obérée.

Santanna était un riche propriétaire de bœufs, ignorant et grossier, mais énergique et brave. Dans la guerre de l'indépendance il avait déployé une audace extraordinaire. La République reconnaissante lui avait décerné le nom de *libertador*, libérateur. A l'époque dont je parle, il vivait sur ses terres, et ne prenait aucune part directe au gouvernement. Plus tard, il monta au fauteuil de la présidence et tenta d'annexer la République Dominicaine aux États-Unis. Le bruit courut que le libertador s'était vendu..... Son désir de confier les destinées de sa patrie à une nation intelligente et forte était parfaitement admissible ; mais c'était un crime et une trahison de choisir celle que déshonorait alors l'esclavage des hommes de sa couleur.

J'arrivai à Santo Domingo pour l'anniversaire de la naissance de Baëz. Ce n'était point une fête officielle. Mais la population profitait de cette circonstance pour montrer au président de la République son affection et son dévouement.

De toutes parts retentissaient dans les rues les chants et les cris de joie.

Baëz donnait un déjeuner de famille auquel assistaient les ministres, l'archevêque et notre consul ; il nous honora d'une invitation.

Le président, assis près d'une table à écrire, sur un fauteuil en rotin, nous reçut dans un cabinet tout à fait nu. Il portait l'habit noir sans aucune de ces décorations dont les Haïtiens aiment tant à s'affubler, ridicule dont nous n'avons guère droit de rire. Quand un peuple a le bon sens de ne demander à son gouvernement qu'un peu d'ordre et de liberté, il n'a pas besoin de le dorer comme un bouddha.

Une musique supportable joua pendant le repas des airs espagnols pleins de vaillance. Baëz fit les honneurs avec une grâce parfaite ; les ministres et l'archevêque nous comblèrent d'amitié.

L'aide de camp de Baëz, revêtu d'un costume de lancier d'une antiquité incontestable, avait le grave tort de se moucher dans ses doigts.

Au dessert, l'orchestre accompagné par mille voix dans les rues, exécuta la *Marseillaise ;* à chaque reprise éclataient de longs cris : *Viva la Francia !*

Ce jour-là Santo Domingo sortit de sa léthargie ; sur les cordes des guitares et des mandolines résonnait partout notre vieil hymne républicain.

Le soir il y eut bal à la présidence.

L'habit noir y dominait. Cependant on y voyait quelques bons types de fonctionnaires rappelant les dindons dorés de Haïti. Des basques d'uniformes très-brodés et encore plus passés ne cachaient pas toujours suffisamment un fond de culotte hétérogène.

Quelques rares femmes de commerçants étrangers se mêlaient, sans les éclipser, aux gracieuses mulâtresses du pays, excellentes danseuses. Les sœurs de Baëz s'y faisaient remarquer par une charmante simplicité.

Je rencontrai, parmi les personnages graves, un de mes anciens camarades.

Il avait vainement abordé le doctorat. Il eût eu, sous le premier Empire, un immense mérite : celui d'avoir cinq pieds huit pouces, d'être le plus petit de sa famille, et le dix-huitième mais dernier garçon ; d'ailleurs beau cavalier, yeux noirs expressifs, cheveux d'ébène, teint mat,

enfin une de ces figures fatidiques mises à la mode par l'école de Victor Hugo sous notre bon roi; par-dessus tout un aplomb imperturbable. A*** était venu à Santo Domingo chercher fortune, je ne sais pourquoi, en qualité de médecin.

— Eh bien, cher, lui dis-je, comment vont les affaires?... Vous êtes superbe... On vous prendrait pour un banquier.

A*** prit une figure modeste, et faisant sonner des doublons dans son gousset :

— Les flots du Pactole roulent dans ma caisse... Dans mes songes les plus dorés, je n'avais jamais rêvé l'utilité d'un meuble pareil... J'ai la clientèle de toutes les familles riches. Mon unique concurrent ne visite que des gueux, et ne gagne pas de l'eau à boire.

— Diable!... Vous êtes devenu grand médecin plus promptement que Sganarelle.

— Ah, cher ami, depuis que je vous ai quitté, j'ai étonnamment travaillé... j'ai fait ici des cures véritablement merveilleuses...

— Et de quel genre, grand Dieu!

— De nobles dames de la colonie m'ont consulté pour des cas de stérilité, et, grâce à mon traitement...

Un mulâtre à cheveux gris, et fort laid, vint affectueusement lui serrer la main.

— Tenez, me dit mon docteur improvisé... c'est un de mes plus beaux succès... après six années de mariage, sans moi, cet excellent homme n'aurait pas encore d'héritier.

Et se rengorgeant, les pouces dans son gilet et les mains ouvertes :

— Vous comprenez, mon cher, que cela m'a tout à fait posé.

En ce moment les cuivres de l'orchestre firent vaillamment éclater la *Marseillaise*... On se mit aux balcons, et la population dominicaine, armée de torches, défila sous nos yeux, faisant cortége au drapeau tricolore... et l'immense voix de la ville criait : *Viva la Francia !*

. . . . . .

. . . . . .

Deux ans après, je trouvai la division française des Antilles mouillée sous les murs de Santo Domingo. La capitale de Christophe Colomb était menacée d'un bombardement. Santanna le libertador, devenu président, voulait livrer son pays aux États-Unis. Nos navires venaient s'opposer à l'exécution de son projet.

Baëz, toujours fidèle à la France, jurait que les Amé-

ricains ne mettraient jamais les pieds sur le sol dominicain, tant qu'il lui resterait une piastre ou une goutte de sang. Il représentait certainement les vrais intérêts politiques et religieux de la République.

. . . . . .

. . . . . .

En 1848, la République Dominicaine avait demandé le drapeau tricolore, nous le lui avions refusé. En 1852, elle réitéra ses offres qui furent de nouveau repoussées. Découragée par ces échecs, elle se tourna en 1854 et 1855 vers les États-Unis ; mais l'Angleterre et la France lui signifièrent leur opposition formelle à cette annexion.

Depuis, la pauvre malade a fait appel à sa vieille mère l'Espagne ; mais la vieille mère se montra plus disposée à exploiter le reste de vie de sa fille qu'à lui prodiguer sa tendresse ; on se sépara avec aigreur.

Les États-Unis ont enfin réussi à y jeter un pied d'ancre.

La grande République s'étend patiemment... est-ce un mal ?... A l'Ouest, elle refoule chaque jour la poétique et indolente race indienne destinée à disparaître un jour... au Sud, elle jette des regards de convoitise sur le Mexique... Serait-il vraiment regrettable de voir s'effacer de la carte

tous ces peuples mort-nés, produits hybrides de l'Indien, du nègre et de l'Espagnol dégénéré.

Avons-nous tant à redouter en Amérique la domination du pavillon étoilé?... Ou l'Union continuera la politique sage et pacifique de Washington, ou elle se fragmentera.

LES KROUMEN

LES KROUMEN

La nombreuse tribu des Kroumen occupe la longue étendue de côte comprise d'une part entre Sierra Leone et le cap des Palmes, et de l'autre entre le cap des Palmes et la rivière de Lahou.

Des formes herculéennes, une taille gigantesque, une couleur moins foncée distinguent cette peuplade de tous les autres nègres. A l'âge nubile les Kroumen se tatouent le visage de signes particuliers, suivant le village auquel ils appartiennent; mais tous portent une raie noire du

haut du front à l'extrémité du nez. On arrache aux enfants la dent du milieu de la mâchoire inférieure, les deux dents correspondantes supérieures sont limées en pointe. Ils se donnent ainsi un air féroce tout à fait démenti par la douceur de leur caractère ; c'est un pur sentiment de coquetterie qui les porte à se défigurer ainsi.

Le Krouman est resté fétichiste; le prosélytisme des marabouts musulmans est venu se briser contre son inertie. Les ministres anglais et américains n'ont pas été plus heureux dans leurs efforts.

Les noirs de cette partie de la côte ont toujours préféré la mort à la servitude ; aussi, du temps de la traite, n'avaient-ils aucune valeur sur le marché. C'est la seule peuplade où l'esclavage, base des sociétés nègres, soit inconnu. Cette race singulière aime le travail et la paix généralement si antipathiques aux barbares. Leur goût pour les aventures et les voyages n'est pas moins caractéristique.

Le Krouman est profondément attaché à son foyer, il meurt de chagrin ou se tue quand il s'en croit séparé pour toujours. Jamais il ne consent à une expatriation définitive. Il lui suffit d'ailleurs, pendant sa jeunesse, de passer quelques jours à longs intervalles dans son village ; mais il conserve la pensée bien arrêtée de s'y établir dé-

finitivement à sa maturité. Souvent, après une absence de trois ans, il repart le lendemain de son arrivée, tout en ayant donné au retour des signes d'une allégresse voisine de la folie. C'est le manouvrier par excellence, sans lui il n'est point de travail possible sur la côte occidentale d'Afrique.

Le début de toute entreprise est l'envoi d'un bâtiment à la côte de Krou pour y recruter des travailleurs. L'ancre n'est pas encore au fond et déjà une nuée de gracieuses et légères pirogues s'est accrochée aux flancs du navire; en un instant le pont est envahi par les futurs engagés et leurs parents. C'est un bruit, une confusion inouïs. Des marchands de fruits, de peaux de singe ou de tigre, de dents d'éléphant vous mettent de force leurs marchandises dans les mains, avec tant d'animation, de tels cris et de tels gestes qu'on les croirait en furie.

Mais bientôt l'enrôlement commence. On déballe les fusils de traite fabriqués en Angleterre, les cotonnades voyantes, les rubans, les quincailleries, les pipes, le tabac, des accordéons, des jouets d'enfants... Tous les yeux s'ouvrent, le calme se fait.

Les conditions ordinaires sont : deux années d'engagement, un salaire de quinze francs par mois ; une conven-

tion fixe également la quantité d'eau-de-vie et de riz alloués pour la nourriture; un mois d'avance est payé immédiatement en marchandises. L'enrôlé se dépouille de ses pendants d'oreilles, de ses colliers de verroterie, de ses bracelets d'ivoire, et conserve, pour tout bagage, un mouchoir comme vêtement. Après quelques embrassades, parents et engagés se séparent, et le navire appareille.

Séparé des siens, le Krouman vous appartient corps et âme. Les excès de labeur, les injustices, les mauvais traitements ne lui arracheront aucune plainte. Il ignore la mauvaise volonté, son obéissance est passive, rien ne saurait altérer sa douceur. Il aime avec passion le tabac et l'eau-de-vie, mais il ne s'enivre jamais avec l'argent de son salaire; en revanche il boit terriblement quand il n'a rien à payer. Son idée fixe est de thésauriser.

Son respect de l'autorité ne connaît pas de limites. J'ai vu à bord d'un très-petit navire trois cents Kroumen passagers; l'exiguïté de l'espace contraignit le capitaine à des mesures fort tyranniques. Aucun des engagés ne parlait français, si ce n'est un boy de treize ans, autrefois employé au comptoir de Grand-Bassam. Le capitaine le désigna comme chef; dès lors ces trois cents hommes, dont la plupart étaient des colosses, tremblèrent devant cet enfant.

A l'époque convenue du rapatriement, le Krouman demande instamment à rentrer dans ses foyers, un léger retard le fait tomber dans le découragement. Bientôt, il se montre moins docile ; et, si le départ est longtemps différé, il devient impossible d'en tirer aucun travail.

Il part... Le navire approche enfin de la côte si ardemment désirée... Tous se sont ornés de rubans, de pièces d'étoffes voyantes, d'éclatantes verroteries ; ils montent dans la mâture et saluent la terre avec des hurlements de joie. Du rivage, on a vite aperçu le bâtiment impatiemment attendu... La mer se couvre de pirogues, elles volent à la surface de l'eau... Parents, amis s'élancent à bord comme une bande de singes sur un baobab. Ce sont alors des cris, des embrassades, des étreintes, des témoignages d'allégresse, une expansion violente et brutale inconnue chez nous, civilisés.

Après les premières effusions, les sentiments positifs reprennent leur ascendant naturel ; parents et amis s'empressent d'emporter au plus tôt les coffres de l'arrivant.

Le coffre du Krouman est le résumé de sa vie : il renferme ses rêves, ses pensées, son âme entière. Pendant son exil, l'économe travailleur y a enfoui ses salaires, sans rien en détourner. A terre, on ouvre les fameuses caisses avec une impatience fébrile ; les visages expriment

bientôt l'admiration et le ravissement. De vrais trésors sont ainsi étalés dans la case paternelle; on y trouve tout, du fusil à la casserole, voire même des vases de ménage bien détournés de leur primitive destination. Quelques instants après son arrivée, l'engagé a tout distribué aux membres de sa famille; à peine lui reste-t-il un collier, quelques mouchoirs et quelques rubans, dont il se dépouillera s'il se décide à repartir.

Un capitaine de navire désireux de renforcer son équipage n'a qu'à passer en vue du rivage de Krou. Il n'ira pas loin sans rencontrer une pirogue montée par quelques pêcheurs. La frêle embarcation accoste le navire en marche, les piroguiers grimpent à bord dans l'espoir de troquer leur poisson. En quelques minutes les conditions de l'engagement sont débattues, un ou deux hommes retourneront seuls au village avec les avances faites aux enrôlés.

Le Krouman est indifféremment matelot, terrassier, homme de peine; il excelle dans le service des pirogues. Nul n'est plus habile à franchir les redoutables brisants de la plage.

Malgré leurs relations continuelles avec les Européens, les habitants de la côte de Krou restent dans le même état de sauvagerie. Après l'âge de trente ans, ils ren-

trent pour toujours dans leurs foyers, et se plongent dans cette torpeur si pleine de délices pour l'homme primitif. Les femmes cultivent les ignames et le riz strictement nécessaires aux besoins de la famille, les hommes vont à la pêche, et exploitent leurs enfants comme ils ont été exploités eux-mêmes.

J'ai vu reconduire au Grand-Biribi, point d'enrôlement très-fréquenté, un groupe considérable d'engagés, parmi lesquels se trouvait un domestique des officiers de Grand-Bassam. Il les avait servis trois années et s'était fort attaché à ses maîtres. Sa joie à l'arrivée tenait de la démence. A notre départ, je le retrouvai à bord.

— Comment, tu reviens? lui dis-je très-étonné.

— Oui, me répondit-il, mo dormi côté mo femme, mo bien content... pendant mo absent, mo femme faire deux pitites..... mo bien content.

La famille est réellement une richesse en ce pays. Pendant l'absence de l'époux, la soigneuse ménagère avait accru le capital.

Ainsi que je l'ai dit, le cap des Palmes partage à peu près en deux parties égales l'étendue de côte occupée par la nombreuse tribu des Kroumen; là s'est fondée la République de Libéria.

Tel est le peuple au milieu duquel la liberté américaine

est venue jeter ses premières semences sur le sol africain... Puisse-t-elle y implanter ces profondes racines qui ont donné dans le nouveau monde de si magnifiques rejetons!

COTE D'OR

COTE D'OR

I

D'après le *Traité du Saint-Esprit* de Mgr Gaume, protonotaire apostolique, l'Afrique est le séjour préféré de Satan.

Sans doute, le philosophe Martin dut tirer des mœurs de ce continent ses arguments les plus victorieux contre le bon Pangloss, quand il essayait de lui démontrer que si le diable ne gère pas lui seul nos affaires, du moins il y prend une large part.

Devant les horribles hécatombes dont une partie de

l'Afrique est le théâtre, on se demande forcément si nous sommes bien sortis du sein d'une Providence amie. Au moment où j'écris ces lignes, le roi de Dahomey élève à la mémoire de son père un monument construit d'argile pétrie avec du tafia et du sang humain.

La cruauté est un de nos instincts les plus prononcés. Le caractère le plus indiscutable du progrès est le respect de la vie de l'homme. L'abolition de la peine de mort est peut-être une utopie, mais ce sera pour notre siècle un éternel honneur d'avoir agité cette grande question.

Les mœurs de la Côte d'Or peuvent se résumer ainsi :

La femme, assujettie aux plus durs travaux, remplit tour à tour le rôle d'instrument de jouissance et de bête de somme. L'extermination des prisonniers est irrémissible. L'esclave est toujours sur le point d'être offert en sacrifice, ou égorgé pour faire cortége à quelque noble défunt. L'anthropophagie même n'a pas tout à fait disparu.

II

Si le spectacle de l'Afrique inspire une médiocre estime pour la race noire, l'histoire d'Haïti semble bien faite pour

corroborer ces préventions. La liberté, partout ailleurs si féconde, a plongé notre ancienne colonie dans les ténèbres de la barbarie. Je ne parle pas de la prospérité disparue, de l'activité anéantie, de la permanence du désordre politique; tous ces symptômes d'abaissement, malgré leur gravité, s'effacent devant ce fait plus inquiétant encore, la rechute dans le fétichisme.

Où les sociétés nègres ont-elles abouti ?... Leur forme sociale est la peuplade, leur forme religieuse, le fétichisme, comme au berceau de l'humanité. La race noire semble ne pouvoir secouer la torpeur des premiers âges. On la dirait créée pour abaisser notre orgueil et pour établir une transition mortifiante entre nous et les animaux.

Les races de l'Océanie et de l'Amérique sont positivement réfractaires à toute civilisation. Aujourd'hui, dans le nord et l'ouest de la grande République américaine, les Peaux-Rouges reculent devant la société nouvelle sans vouloir adopter nos mœurs ; peu à peu les plus puissantes tribus s'étiolent et disparaissent.

Notre condamnation des Africains n'est pas aussi formelle ; nous les croyons incapables de sortir de la sauvagerie par leurs propres efforts, mais assez intelligents pour adopter notre civilisation sous une forte et bienveillante tutelle.

L'infériorité des nègres est démontrée, non-seulement par leur inaptitude au progrès, mais encore par l'anatomie. Celle-ci a constaté entre le noir et l'Européen une différence notable dans la constitution de l'encéphale. L'angle facial est sensiblement plus aigu ; le développement de la partie inférieure du visage, signe infaillible de la prédominance de l'animalité, n'est pas moins caractéristique. Chez les animaux le développement du cerveau s'arrête avant celui du corps, le contraire a lieu chez l'homme de race blanche. Le nègre, sous ce rapport, rentre dans le cas général des créatures inférieures. Mais, élevé dans notre milieu social, par une réaction des forces extérieures sur son organisation, il sera appelé à partager notre privilége.

L'Africain n'a point la haine profonde des Peaux-Rouges pour tout travail régulier, ni leur amour effréné de l'indépendance. Son contact avec les Européens date d'hier. Il serait injuste de faire remonter nos relations avec l'Afrique occidentale avant l'abolition de la traite ; nos rapports antérieurs ne pouvaient que prolonger l'état de barbarie de ces contrées.

La traite fit contracter aux noirs le goût de nos produits. Aujourd'hui, ils ont dû substituer à la vente des esclaves l'exportation des oléagineux. Tel est le modeste

début d'une révolution immense, mais dont les conséquences sont encore le secret du temps.

La tutelle de l'Angleterre a donné des résultats remarquables au cap Coast, voisin de nos possessions. A force de persévérance, elle y a fait éclore un embryon de son système constitutionnel; elle a pu former, avec les chefs et les rois, une sorte de chambre consultativee dirigée par le gouverneur. On y vote des impôts pour l'instruction et les travaux publics.

L'essai de Libéria marche lentement, mais n'a point avorté.

Il n'est donc pas interdit au philosophe de rêver pour l'Afrique un avenir de prospérité et de liberté.

III

Le cap des Palmes, extrémité ouest du golfe de Guinée, est bordé d'écueils qui s'avancent assez loin dans la mer. Les récifs se rapprochent ensuite peu à peu du rivage et disparaissent vers l'entrée de la rivière Fresco. Le sol rocheux offre une suite de vallons riants, d'immenses fa-

laises rouges taillées à pic, de petites baies sablonneuses, d'embouchures de grands ruisseaux. Mais de Fresco au cap des Trois-Pointes, la côte devient d'une désespérante monotonie; c'est une longue dune de sable blanc, derrière laquelle s'élève une végétation plantureuse et touffue. Aucun accident de terrain ne repose le regard, et ne forme un second plan, si nécessaire à la beauté du paysage. La roche ne se montre nulle part, ni à l'œil sur la terre ferme, ni à la sonde au fond des eaux. Cette dernière partie du golfe de Guinée, de formation récente, est remarquable par ses lagunes, lacs étroits et parallèles à la mer.

Une énorme houle vient du large et se replie sur ces fonds plats en gigantesques volutes que les pirogues du pays savent seules franchir. Là l'Océan étale sa force calme et sa puissante majesté. Par un soleil éclatant et un vent à peine sensible, ses ondes immenses, isochrones, fièrement paisibles, viennent lentement se cabrer au rivage en élevant à plusieurs mètres des crêtes couronnées d'écume.

Les lagunes fournissent des communications intérieures faciles entre les divers points du littoral. La houle et les brisants rendent, au contraire, très-pénibles les relations des indigènes avec les navires européens obligés de mouiller en pleine côte.

Les trois lagunes d'Assinie, de Grand-Bassam et de Lahou sont particulièrement remarquables.

Les deux premières passent pour être sous le protectorat français.

Ces pays offrent, en échange de nos produits, l'or, l'ivoire, l'huile de palme. Les dents d'éléphant donnent lieu à un commerce de peu d'importance. L'or a plus d'avenir. Les richesses aurifères de ces contrées sont, sans doute, considérables; mais l'inclémence du climat défendra toujours aux Européens leur exploitation directe. Ces trésors sont gardés par un impitoyable dragon. La production de l'huile, si intéressante pour nos industries, tend à prendre un développement considérable.

L'insalubrité de ces parages y rend toute colonisation impossible. La vraie politique à suivre est indiquée par lord Grey dans de lumineuses instructions au gouverneur du cap Coast. Elle peut se résumer ainsi : Pousser les chefs des peuplades à se faire industriels; fonder des relations commerciales ayant leurs racines chez les indigènes; favoriser les missions religieuses; répandre l'instruction primaire et la connaissance de la langue anglaise.

IV

La Sénégambie, la Côte de Krou et la Côte d'Or nous offrent trois types bien différents de la race nègre.

Les Ioloffs de la Sénégambie sont grands, sveltes, souples; ils ont cette majesté qui semble l'apanage naturel des fils de l'islamisme. Leurs visages expriment la finesse et l'intelligence; leur peau est d'un noir foncé.

Les habitants de la Côte de Krou, de très-haute taille, de carrure énorme, ont la poitrine fort développée. Véritables amphibies, ils semblent au milieu des brisants dans leur élément même; leurs poumons, habitués à contenir en réserve de prodigieuses quantités d'air, sont des soufflets de forge.

Les Bushmen de la Côte d'Or sont de taille moyenne; ils n'ont ni l'apparence athlétique du Krouman ni l'élégance ioloffe.

Une remarquable finesse dans les attaches est commune à tous ces types.

En examinant de près ces trois variétés de noirs, on est conduit à avouer l'infériorité corporelle de l'homme

civilisé. Les gens bien faits sont en Europe une exception; dans cette partie de l'Afrique, la beauté des formes est générale.

Une des causes principales de la supériorité physique des sauvages est la mort prématurée de tous les enfants chétifs.

Chez nous, les soins, les ressources de l'art médical, peuvent artificiellement prolonger la vie, donner une existence factice aux plus détestables tempéraments. Les services de la médecine ont-ils, à ce point de vue, une utilité bien réelle?... En donnant le temps de se reproduire à des constitutions débiles et condamnées par la nature à mourir avant l'âge de puberté, la science est une des causes de l'abâtardissement de l'espèce. Les exercices violents, auxquels les jeunes sauvages sont forcément astreints, développent les puissantes organisations et tuent les mauvaises. Notre système général d'éducation, très-convenable pour des êtres étiques, est d'ailleurs parfaitement entendu pour étioler tout tempérament vigoureux.

Il n'en est pas ainsi de la femme, fleur éclose dans la serre chaude de la civilisation.

La jeune sauvage, toujours fort bien faite, manque de grâce; fanée à vingt ans, elle ne tarde pas à être décrépite.

V

La lagune de Grand-Bassam est pittoresque ; richement découpée de baies sinueuses, elle offre sans cesse aux regards de nouvelles surprises. De petits îlots, surgissant d'une eau tranquille, ressemblent à des corbeilles de verdure posées sur une table de cristal. Derrière des rideaux de cocotiers paraissent les cases à toits de feuilles de palmier. Quelquefois des villages bâtis sur des pilotis légers s'avancent fort au loin dans le lac. La nuit et le matin, l'air et les eaux sont immobiles; mais, avec les ardeurs du jour, se lève une fraîche brise de mer qui aide à supporter le poids d'une atmosphère embrasée.

D'immenses barrages en bambous traversent le lac dans toute sa largeur ; en divers points ils se replient en labyrinthe; le poisson s'y perd et arrive à des nasses où on le prend au harpon. La place de chaque pêcherie est fixée par la tradition, et il est interdit d'en construire de nouvelles. C'est une propriété transmissible par héritage. Quelques seigneurs ont donc le monopole d'un des premiers éléments de l'alimentation publique, le poisson

fumé étant la base de la nourriture. Ce n'est pas précisément le régime de l'égalité. La faculté de pêcher à l'épervier semble une concession accordée au droit naturel.

L'important village de Grand-Bassam, situé à l'embouchure de la lagune, autrefois animé de velléités guerrières, nous est aujourd'hui entièrement soumis. A notre contact les mœurs se sont adoucies. Les sacrifices humains dans les solennités publiques et les égorgements d'esclaves à la mort des chefs ont disparu. L'esclave ne peut plus être vendu que pour une faute grave et d'après un jugement en forme rendu par le chef assisté des seigneurs.

Pendant mon séjour au comptoir, un originaire du cap Coast dénué de moyens d'existence pria le roi Assama de le prendre au nombre de ses serviteurs. Peu après, ce chef le vendit à des gens de l'Akba pour être sacrifié. Cet acte souleva une indignation générale, et Assama faillit être déposé. La coutume suivante caractérise l'esclavage de la côte d'Afrique : si un seigneur tue un esclave qui ne lui appartient pas, le maître du défunt peut se venger en mettant à mort un des serviteurs de l'assassin.

Notre établissement sur la Côte d'Or comprend trois postes militaires : Grand-Bassam, Dabou et Assinie ; leur garnison se compose d'une cinquantaine de soldats blancs et du double environ de soldats nègres.

Le poste d'Assinie, au bord de la jolie rivière de ce nom, est d'un charmant aspect. Une double haie vive d'arbrisseaux très-serrés forme les quatre courtines d'un petit fort carré, armé de bastions aux angles. Cette fortification agreste est entourée d'une épaisse plantation d'aloès et d'ananas qui en défendent l'abord de leurs feuilles épineuses entrelacées. Au centre de cette enceinte, un élégant pavillon sert de demeure au commandant ; les logements des soldats et les magasins forment rectangle autour de cet édifice.

Le poste de Grand-Bassam est situé à l'extrémité d'une étroite et longue bande de sable comprise entre le lac et la mer. Deux tours carrées limitent et protégent notre établissement ; au delà s'élève une végétation malingre, enchevêtrée, impénétrable. En deçà, sur le sable brûlant et nu, dans un espace de 400 mètres de long sur autant de large, se trouvent les logements de la garnison. Officiers et soldats, dévorés par la fièvre et l'ennui, tentent vainement d'imiter nos parterres d'Europe avec un peu de terre apportée de bien loin.

La promenade au coucher du soleil sur le rivage est la grande distraction des exilés ; on écoute gronder les brisants ; on cause de la mère patrie, qu'une sorte d'instinct vous fait chercher du regard au delà des flots.

Les palétuviers seuls peuvent pousser dans les marais impurs dont l'embouchure de la lagune est environnée ; les racines limoneuses de ces arbres déplaisants forment un inextricable réseau à plusieurs pieds au-dessus du sol. Là grouillent des caïmans et toute une faune antédiluvienne. Les rayons du soleil dissipent à grand'peine les vapeurs fétides émanées de ces lieux pestilentiels.

Quand mon mauvais sort m'appela à vivre dans ce lieu maudit, le personnel blanc du comptoir eût dû monter à trente-deux personnes, en y comprenant soldats, officiers, employés divers et facteurs. En trois mois, je vis ouvrir une trentaine de tombes : car on fournissait, de Gorée, de la pâture au fléau. Les envois ne pouvaient cependant maintenir l'effectif réglementaire.

Nous n'étions plus que treize.

Deux des survivants faisaient une partie de piquet.

Pendant cette partie, dont je garderai longtemps le souvenir, on annonça trois décès.

Ce fut le coup de grâce de l'épidémie.

Nous avions enseveli trente-trois de nos compagnons. Pas une personne atteinte ne fut sauvée.

Que faisons-nous d'utile en ces lieux mortels ?..... Nul ne pourrait le dire.

VI

Le hasard me fit débarquer à Grand-Bassam pendant une fête solennelle. Les gens du village rendaient aux morts de l'année les honneurs funèbres.

J'ignore si nous devons à la seule révélation des sens notre pauvre bagage intellectuel, ou si notre esprit fait son apparition en ce monde escorté d'un certain nombre d'idées innées.

A coup sûr, s'il est une matière sur laquelle il soit permis de confesser son ignorance, c'est bien certainement celle-là.

J'avouerai, fort timidement d'ailleurs, mon penchant à considérer la croyance en une autre vie comme une des formes de notre intelligence.

Les arguments invoqués en faveur de l'immortalité de l'âme sont puisés dans une métaphysique suspecte aux esprits positifs et scientifiques de notre époque ; les partisans de la doctrine opposée présentent au contraire des objections saisissantes.

Malgré tout, celle-ci se porte à merveille.

Cela est certain, à tort ou à raison, nous nous faisons difficilement à la pensée, peu gracieuse il est vrai, de servir de pâture aux vers.

Devons-nous attribuer la croyance en une autre vie au seul dégoût que nous éprouvons en présence d'un cadavre?

Nous voyons tous les êtres animés mourir autour de nous, et jamais il ne nous est venu à l'esprit de leur prêter une existence ulltrà-terrestre. L'idée de la destruction définitive de notre personne physique est palpable..... Où avons nous été chercher cette distinction si étrange et si subtile de l'être pensant et de l'être vivant ?... Comment en voyant, de nos yeux, l'un se fondre dans le grand tout, avons-nous pu affirmer la permanente personnalité de l'autre ?

Si nous puisons toutes nos premières idées dans le spectacle du monde extérieur, la pensée d'une autre vie n'eût pas dû, semble-t-il, venir au sauvage.....

Elle est cependant chez lui vigoureusement implantée.

Tous les ans, à la fin de l'hivernage, le chef de la tribu fixe l'époque de la célébration de la fête des morts.

Les vases employés en ces temps solennels ne peuvent servir aux usages journaliers, et sont enfermés le reste

de l'année dans une case fétiche; on en remplit un certain nombre de vin de palme et de tafia, pour que les ombres encore errantes puissent venir s'y abreuver.

Pendant sept jours et sept nuits, les danses, accompagnées de coups de fusil et de chants, continuent sans interruption. Hommes et femmes brisés de fatigue cherchent une force factice dans l'alcool et les boissons fermentées. C'est une orgie dont rien ne saurait donner l'idée. On dirait une assemblée de fous, une ronde de damnés. Les uns, pris d'hallucinations, se promènent étrangers à ce qui les entoure; d'autres, l'écume à la bouche, en proie à d'horribles convulsions, ont l'air d'épileptiques. Le système nerveux tendu à l'excès acquiert momentanément une puissance inaccoutumée; des femmes surexcitées jusqu'au délire y donnent le spectacle de bonds prodigieux.

Ces fêtes donnent aux âmes l'accès de la ville des fantômes.

L'autre monde ne diffère en rien de celui-ci.

Le mort ne change pas de condition; il reste esclave ou prince au delà du tombeau.

Cette croyance est également répandue dans le Dahomey. Le roi, avant d'immoler les malheureux offerts en holocauste aux mânes de son père, leur confère le titre de grand seigneur. Les victimes subissent patiem-

ment leur sort : après avoir reçu des coups de bâton dans cette vie, elles auront le bonheur d'en appliquer dans l'autre ; cette pensée les console.

A Débrimou, le corps est placé dans un souterrain ; une femme chargée de le laver y est enfermée avec des vases pleins d'eau. Dans d'autres lieux, une esclave est liée aû cadavre et enterrée vive.

A la mort du roi d'Assinie, de sa mère, ou de sa sœur aînée, soixante à quatre-vingts esclaves succombent sous la massue pour accompagner le défunt.

La foi en une autre vie peut avoir ainsi ses inconvénients.

Les noirs de cette partie de la côte voient venir stoïquement leur dernière heure. Ils n'ont aucune idée de peines ou de récompenses. L'existence future est une prolongation de celle-ci, et la mort un simple déplacement.

VII

Peu après mon arrivée, je fis la connaissance d'un singulier personnage.

C'était un des fils de l'ancien roi de Grand-Bassam.

En 48, il fut envoyé au collége Charlemagne, et y resta environ trois années, en compagnie de son frère aîné. Ce frère s'est enfoncé dans les bois, le jour même de son retour en Afrique, et n'a plus voulu voir de visages blancs. Le cadet, moins farouche, a conservé avec nous des relations intéressées; mais il a repris immédiatement les mœurs et les préjugés de son pays. Son séjour à Paris lui paraissait un rêve.

Notre Africain était adolescent lors de son arrivée à la capitale. Son intelligence s'était déjà solidifiée dans son moule de sauvage; les impressions du nouveau milieu glissèrent sur ce bronze. Il apprit à lire, à écrire, à parler français, mais son éducation fut un véritable dressage. On lui inculqua les éléments de l'instruction primaire, comme on dresse un chien savant à jouer aux dominos, ou un éléphant à compter les heures à une horloge. Le moral ne s'était modifié en rien.

Il rentra nostalgique dans ses foyers. Son système intellectuel se retrouva dans son vrai milieu et reprit son fonctionnement normal. Je compare volontiers son histoire à celle du vibrion desséché de Spallanzani qui, replongé dans l'eau, revient à la vie. L'Africain redevint fétichiste, si toutefois il avait cessé de l'être.

Je recherchai la confiance de cet homme, pour en obtenir sur le fétichisme quelques renseignements positifs.

Je me trouvai en face de difficultés énormes. Non-seulement je saisissais mal les réponses de mon interlocuteur, mais j'éprouvais le plus grand embarras à le questionner.

Il me fallait, en effet, entrer dans un système d'idées absolument étrangères à mon esprit. Entre mon intelligence européenne et cette intelligence africaine il existait un abîme ; je cherchais un contact pour point de départ, et ne pouvais parvenir à le trouver.

Les idées les plus simples, à notre sens, les plus innées, étaient absentes de ce cerveau.

Ce qui était clair pour lui était incompréhensible pour moi, et réciproquement.

Pour obtenir quelques renseignements bien incomplets, j'ai dû faire preuve d'une patience bien méritoire.

Voici le médiocre résultat de mes recherches :

. . . . . .

. . . . . .

Le fétichisme est une condition indispensable de l'état de sauvagerie.

C'est la religion des populations noires qui n'ont pas encore reçu les lumières de l'islamisme ; encore, sous le mahométisme nègre, voit-on percer le culte primordial.

Le fétichisme naît de l'impression profonde, produite par le spectacle de la nature, sur l'esprit humain s'éveillant à la vie. C'est la solution provisoire des problèmes posés par l'enchaînement des phénomènes de l'univers. Cette solution consiste à supposer des facultés analogues aux nôtres aux divers éléments du monde extérieur.

Les Égyptiens ont fait au Nil les honneurs de leur premier culte; de même la rivière de Lahou est le génie tutélaire de la puissante tribu de Thiakba, la lagune celui des gens de Grand-Bassam. Les habitants d'Assinie, avant de remonter le Tanoé, lui offrent des libations, jettent de la poudre d'or dans ses eaux, et prennent des vêtements blancs; les caïmans de ses bords sont sacrés. Ce petit fleuve alimente le lac, et les peuplades de ses rives voient en lui un bienfaiteur qui tient leur existence en son pouvoir.

Le village de Cadio tire son eau potable d'un vaste marais voisin. Je vis la sœur aînée du chef lui sacrifier une poule sur un autel de bambou. Cette femme faisait une offrande au génie de ces eaux pour le rendre favorable à la tribu et l'empêcher de tarir. D'après les idées de cette vieille, qui sont tout le système fétichique dans sa pureté primitive, le marais reconnaît, par ses bienfaits, les dons auxquels il est sensible.

La localisation des génies, leur identification avec un objet matériel, le peu d'étendue de leurs attributions, sont les caractères saillants du fétichisme. Toût phénomène, toute tribu, toute famille, tout homme enfin a son génie particulier.

Le fétiche national est le plus souvent un arbre remarquable.

Les fétiches domestiques — tels furent les dieux lares des Romains — se transmettent par héritage.

Les fétiches individuels sont consacrés par les féticheurs.

Le féticheur joue un rôle important dans les affaires publiques ou privées. Il est en relations personnelles avec certains génies.

Cette fonction n'est pas héréditaire; on s'y prépare par une initiation enveloppée du mystère le plus profond; les deux sexes l'exercent indifféremment.

La connaissance des propriétés de certaines plantes constitue le plus clair des mérites des féticheurs. Ils ont le secret de simples doués de vertus médicinales ou enivrantes; mais leur autorité a pour base principale leur incontestable habileté d'empoisonneurs.

Ils ont le monopole de la préparation des boissons fétiches, véritables épreuves du moyen âge; car cet âge d'or

du catholicisme n'a pas eu le monopole de cette absurdité. Ces breuvages sont présentés à l'accusé ; s'il est innocent, il s'endort dans un sommeil agréable; s'il est coupable, il tombe en proie à d'affreux vomissements.

Une jeune féticheuse d'Assinie faisait l'admiration des Européens par sa grâce, sa souplesse et son talent pour la danse. Sa chevelure laineuse, mais longue cependant, tombait sur ses épaules en une multitude de tresses au bout desquelles pendaient des pièces d'argent et des ornements d'or; sur sa poitrine s'étalaient de longs colliers de perles de Trieste, de vertèbres de requin et de dents de léopard. Un léger pagne de soie bleu clair ceignait ses reins; des bracelets de cuivre entouraient ses poignets et ses chevilles. Sur ses seins, des signes cabalistiques étaient peints en couleurs éclatantes. La bizarrerie de son accoutrement donnait une grande originalité à sa danse tour à tour vive ou lente, mais toujours lascive. Le bruit de ses ornements sonores accompagnait le tam-tam. De grands yeux noirs, humides, pleins de promesses, une figure fine, des formes accomplies, en faisaient une fort agréable sorcière. Elle exécutait avec prestesse divers tours d'escamotage, dont le plus singulier était de pondre des œufs en imitant le cri de la poule.

Les féticheurs, malgré leur immense pouvoir, ne sont point essentiels au fétichisme.

Le roi de la tribu, le chef du village ou de la famille exercent le ministère de pontife. Le fétichiste ne croit pas à la nécessité d'un intermédiaire près des génies et fait, le plus souvent, lui-même ses offrandes et ses sacrifices.

Les sorciers africains se prétendent en rapport avec des génies puissants, inconnus du vulgaire (1). Cette prétention a sa source dans la tendance de la religion naissante à métamorphoser les propriétés naturelles en puissances surnaturelles.

La nature pour l'homme primitif est singulièrement animée. Tout, de la pierre à la plante, de la plante à l'animal, de l'animal à l'homme, est vivant et doué de volonté. Frappé du sentiment de sa faiblesse, des obstacles à la satisfaction de ses besoins, le sauvage s'incline devant des êtres moins sujets à la douleur et à la misère ; sa dépendance le porte à les implorer et à capter leur bienveillance par des prières, des dons et des sacrifices.

---

(1) Aux yeux de Mgr Gaume, les féticheurs sont de véritables sorciers réellement en communication avec le diable. Du reste, la France en est également infestée, et dans son *Traité du Saint-Esprit*, cet auteur réclame le rétablissement de la peine de mort pour le crime de sorcellerie.

La recherche des causes est une tendance innée, invincible de l'homme.

La vue d'un phénomène, surtout si ce phénomène intéresse sa vie matérielle, le sollicite à en déterminer la cause. S'il ne la découvre point, il y voit aussitôt l'effet d'une volonté surnaturelle.

Souvent aussi la coïncidence fortuite de deux faits, réellement indépendants, le conduit à préjuger une cause, là où il y a simplement un effet de succession. Telle est la source de superstitions innombrables. Un sauvage siffle au pied d'une montagne, une pierre s'en détache et lui brise le crâne; dès lors il devient de tradition que siffler près d'un rocher fait pleuvoir des cailloux sur la tête.

Un théologien du pays pressé de fournir une explication répondrait: L'esprit de la montagne n'aime pas les sifflets et se venge à sa manière.

Si une localité est le théâtre d'un accident remarquable, elle est déclarée fétiche, et la voilà hantée par un esprit malfaisant. Une importante communication par eau entre Assinie et l'Akba est aujourd'hui sans usage, le fils d'un roi d'Assinie y ayant été dévoré par un caïman.

Dans la rivière de Lahou, fantaisie me prit de croquer une baie rouge d'un aspect fort appétissant; un bushman m'arrêta d'un signe. Je lui demandai si ce fruit était vé-

néneux, il me répondit : Ce n'est pas un poison, mais si tu en manges, tu feras tomber la pluie. Je n'y pris garde; une heure après, sans un arc-en-ciel, on eût pu croire à un nouveau déluge : Je t'avais bien prévenu, me dit le noir, triomphant.

Le ciel et la terre ne sont point l'objet d'un culte spécial; mais avant de porter un breuvage aux lèvres, les bushmen versent toujours quelques gouttes en leur honneur. Dans les réunions publiques, cette libation est faite par le chef avec solennité.

A Grand-Bassam, le fétiche par excellence est le lac. Tous les jours, un personnage important, nommé à cet effet, verse du rhum dans ses eaux. Les femmes ne peuvent le traverser, quand elles sont dans le cas où Moïse les déclare impures. Dans la plupart des villages, elles sont d'ailleurs parquées, à cette époque, dans une case isolée destinée à leur usage. Les principaux objets du culte sont au nombre de trois : le premier est le cap qui précède le village. Il s'y fait plusieurs sacrifices dans l'année; le plus important ouvre la fête de la récolte des ignames. C'est le génie de la tribu. Vient ensuite un bel arbre planté au bord de l'eau; on lui immole des chevreaux et des moutons; ces victimes font les principaux frais de festins populaires. A cet arbre s'adressent les vœux particuliers; il

a la direction spéciale des intérêts personnels. J'ai vu un habitant du village lui faire très-dévotement l'offrande d'un coq ; cet homme avait été volé ; ses recherches pour trouver l'auteur du délit étant restées infructueuses, il sollicitait, par un sacrifice, la mort du coupable. Le troisième fétiche, particulièrement attaché à la famille royale, consiste en têtes d'animaux étalées sur un autel de bambou à l'abri d'un ajoupa.

Le culte des génies domestiques a ses jours consacrés, et donne lieu, par lunaison, à une fête de famille.

Le fétichisme est bien en harmonie avec la torpeur du sauvage; il est en parfait accord avec son imprévoyance et son horreur du travail. Comment supposer un esprit de calcul chez des hommes pour qui la nature est le conflit d'innombrables et capricieuses volontés ?

Au contraire, l'homme convaincu de la fixité des lois naturelles cherche à se rendre un compte exact des difficultés à vaincre et des moyens d'action à employer ; dédaigneux de secours auxquels il ne saurait ajouter foi, il substitue le travail et l'étude aux dons et aux prières, et se contente d'implorer de l'assistance divine le courage et la vertu.

VIII

Pendant mon séjour sur la côte, le poste d'Assinie était commandé par M. Denis, lieutenant de vaisseau. C'était un officier d'une rare énergie, sorti des rangs des matelots.

Le royaume d'Assinie occupe un vaste territoire, et le chef de cette contrée mérite à peu près le titre de roi, dont on est si prodigue à la côte d'Afrique. La visite annuelle de ce petit souverain au commandant du comptoir ne manque pas d'éclat. Il arrive dans une gigantesque pirogue montée par cent cinquante guerriers ; tous, la pagaye à la main, impriment à cette longue embarcation une vitesse vertigineuse. De temps à autre, les pagayeurs poussent un grand cri avec un parfait ensemble. Sa Majesté, drapée dans un pagne éclatant, est assise, sur un siége élevé, à l'abri d'un vaste parasol de cérémonie. A la droite du roi, un personnage de haut rang tient une main de justice en or ; à sa gauche, un de ses grands vassaux est armé d'un cimeterre ; devant lui, son fils aîné porte la pique royale. Trente à quarante cors d'ivoire font retentir les

airs de leurs notes sauvages, et dominent les hourras des guerriers et la cadence des tam-tam.

Le régime politique de cette puissante tribu est presque féodal. Un roi héréditaire commande à des chefs qui tiennent également leur titre de la naissance. Ces vassaux ont la charge de fournir des guerriers à leur suzerain. Le roi hérite en principe de tous leurs biens, mais il en abandonne toujours la plus grande partie au successeur du défunt ; d'ailleurs il vient volontiers au secours de ses chefs besoigneux. Sa personne est fétiche.

Le rôle de commandant du comptoir d'Assinie, où il n'y a plus depuis longtemps de facteurs, est de la dernière simplicité. Environné de populations bienveillantes, avec lesquelles il ne peut rien avoir à traiter, il n'a qu'une responsabilité illusoire. Sa principale fonction est de recevoir tous les ans la visite du roi Amatifou, et de lui offrir la rente et les cadeaux en échange desquels il veut bien reconnaître notre stérile protectorat.

M. Denis vivait dans la plus profonde sécurité, quand Amata, fils aîné du roi, arriva porteur de cette étrange nouvelle :

— Les Anglais veulent s'emparer du royaume d'Assinie.

Les fils de roi sont de fort minces personnages, et ne

jouissent d'une petite considération que pendant la vie de leur père. Amata avait été traité avec égard par le commandant, en avait reçu des cadeaux, et nous était très-dévoué.

M. Denis fit un bond sur son siége, et, après s'être soulagé, par ce mouvement naturel en toute grande surprise, dit au prince qu'il était fou.

— Les Anglais, reprit ce dernier, ont déjà envahi et rançonné plusieurs des villages de mon père ; ils sont à peine à quelques lieues de Krinjabo. Des ambassadeurs lui ont annoncé l'intention du gouverneur du cap Coast de prendre possession du pays. J'ai vu, de mes yeux, les envoyés, ce sont bien des soldats en habits rouges.

M. Denis réfléchit un moment et se dit en lui-même :

— J'ai pour garnison quinze soldats blancs et le double de soldats noirs, c'est à peine suffisant pour défendre le poste en cas d'attaque..... Si je reste ici, les affaires vont s'embrouiller à Krinjabo..... Je ne puis amener personne avec moi ; j'irai donc seul éclaircir ce galimatias.

Il remit donc au docteur le commandement du fort, prit son révolver et fit appeler le sergent noir :

— Mouça, lui dit-il, tu vas m'accompagner, prends un sabre et deux pistolets.

— Oui, commandant, répondit le nègre, fier de cette marque de confiance.

Mouça était un bambara de plus de six pieds, musclé comme l'Hercule de Farnèse, dévoué à son maître comme un bouledogue.

M. Denis ajouta :

— Fais armer la baleinière par les Kroumen. Tu leur promettras une distribution d'eau-de-vie toutes les deux heures, mais je veux aller d'une traite et à force de rames à Krinjabo.

A ce compte, les Kroumen allaient avoir vingt-quatre heures d'aviron sur les bras.

Pendant la route, Amata disait au commandant :

— Je ne te le cache pas, nous avons bien des chances d'arriver trop tard. Mon père, je le crains, aura déjà fait sa soumission. Quand je suis parti, il hésitait beaucoup... Mon père désire bien être fidèle à la France, mais il sait que vous êtes hors d'état de le protéger contre les Anglais.

— Ton père est un imbécile, reprit M. Denis, blessé dans son orgueil national. Je le jurerais, il est en train de se faire voler par une poignée de déserteurs. Les envoyés sont bien des soldats noirs?

— Oui, des soldats noirs en habits rouges.

— Tu es un idiot avec tes habits rouges, et Amatifou un trembleur.

M. Denis grommela entre ses dents et de fort mauvaise humeur, car il était anglophobe et très-colérique :

— Avec une casaque d'Anglais, on leur fait peur comme aux moineaux.

La seule vue des uniformes de nos voisins avait troublé le moral de nos prétendus protégés.

Grâce à l'incroyable énergie physique des Kroumen, le commandant avait traversé le lac d'Assinie et remonté la rivière de Bia pendant la nuit. Dès le point du jour, il mettait pied à terre sur la route de la capitale.

En approchant, il entendit d'horribles clameurs; il n'avait rencontré personne en route et s'avançait sans renseignements nouveaux.

Le chemin débouchait sur la place, sur le forum, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Cette place légèrement inclinée était le théâtre du plus grand désordre. A l'extrémité la plus élevée, Amatifou, assis sous un dôme de feuilles de palmier, semblait tout bouleversé. Derrière le roi siégeait son neveu et successeur, adolescent à physionomie grossière et sensuelle. L'unique occupation des grands seigneurs est d'inspecter leurs terres et leurs pêcheries. Cette inactivité favorise le

développement de leurs instincts brutaux : aussi les jeunes chefs trouvent-ils souvent dans l'alcool et les jouissances du harem un prompt affaissement et une mort prématurée. Oncle et neveu étaient d'ailleurs bien dignes l'un de l'autre.

M. Denis jugea la peuplade divisée en deux camps hostiles. A droite et à gauche du trône, les deux partis s'invectivaient et se menaçaient sans respect pour la majesté royale.

Le fidèle Mouça fendit de sa large poitrine les flots de cette foule hurlante.

Le commandant parvint au trône et s'assit près du roi.

Les cris redoublèrent.

— Tu as ici, dit le Français au roi nègre, des envoyés du gouvernement anglais.

— Oui, ils sont ici.

— Combien ?

— Trois.

— Pourquoi ne me les as-tu pas fait conduire ?

— Leurs soldats sont près d'ici et en nombre.

— Combien ?

— Environ cinquante.

— Pourquoi ne les as-tu pas arrêtés ?

— Ils sont bien armés.

— N'as-tu pas des hommes et des fusils ?

— Mais le gouverneur anglais ?

— Le gouverneur anglais n'a rien à voir en tout ceci. Tu es le maître chez toi. Des voleurs te pillent, tu les fais tuer ; c'est tout simple. Envoie-moi leurs soi-disant ambassadeurs.

— Je vais leur faire dire de venir.

— Enlève-les de force.

— Je ne pourrai ; ils ont pour eux la moitié du village.

Le chef des envoyés était un caporal ; le coquin ne manquait pas d'audace. Il répondit d'abord à l'invitation d'Amatifou :

— Qu'est-ce que le commandant français ? Je ne le connais pas, et ne veux pas avoir affaire à lui.

Puis, après un moment de réflexion, il reprit avec arrogance :

— Eh bien, oui, je vais lui parler à votre commandant français, et vous allez voir quel cas j'en fais.

Le caporal noir se dirigea vers le trône, la main sur un pistolet passé à la ceinture. La foule s'ouvrit avec empressement devant lui.

Il se fit un grand silence.

Le déserteur toisa le commandant du regard avec impudence et lui dit en anglais :

— Que me veux-tu ?

M. Denis répondit avec douceur :

— Je suis le représentant de la France chargé de veiller aux intérêts de ce pays.

Le noir répondit d'un ton hautain :

— Je ne te connais pas. Tu n'es rien pour moi.

En ce moment, sur un signe du maître, la pesante main de Mouça s'abattait sur l'insolent, qui tombait terrassé la face contre terre.

M. Denis tira une petite corde de sa poche ; et, de ses propres mains, lia notre déserteur écumant de rage sous la terrible étreinte du sergent bambara.

Le commandant fit ses amarrages avec la conscience et le soin d'un ancien gabier, puis, se relevant avec une parfaite tranquillité, dit au roi :

— Tu vois, ce n'était pas difficile.

Une immense clameur partit de la place. Cet acte de vigueur avait opéré un revirement immédiat, car, en tout lieu , la foule se laissera dominer par l'audace.

Les deux autres ambassadeurs, saisis et garrottés par les gens mêmes de Krinjabo, sont portés aux pieds du roi.

— Maintenant, roi d'Assinie, dit M. Denis, fais battre le tam-tam de guerre, appelle aux armes tes guerriers ; et,

si tu as un peu de cœur, il ne doit pas t'échapper un seul des voleurs qui ont pillé tes villages.

Aussitôt les longs tam-tam font entendre leur bruit éclatant ; des émissaires partent dans toutes les directions donner aux vassaux l'ordre de prendre les fusils.

Le lendemain, tous les déserteurs anglais étaient prisonniers.

IX

Au bord de la rivière de Bia, sur la route de Krinjabo, nous attendions avec impatience le messager du roi d'Assinie. La nuit était déjà faite.

Enfin, nous entendîmes un bruit de voix dans le sentier de la forêt, et nous vîmes briller de nombreuses lumières.

Le fils du roi venait à notre rencontre avec cinquante porteurs de torches.

Un silence absolu régnait dans les bois ; leur épais feuillage nous enveloppait d'une obscurité profonde. Sous la voûte de ces colosses de la nature tropicale, ces cinquante hommes noirs, à peu près nus, éclairés par des lueurs rouges, formaient un spectacle étrange.

Nous arrivâmes à la ville ; les indigènes, sortis de leurs cases pour voir le cortége, nous regardaient avec un mélange de bienveillance et d'étonnement.

On nous conduisit à la maison qui nous était destinée. Elle avait été construite et meublée par les soins du gouvernement français. L'ameublement était celui d'un bourgeois dans l'aisance. Au centre du salon se trouvait un lustre, veuf de bougies depuis bien des années ; nous en avions apporté bonne provision pour ce voyage d'agrément. Notre intention étant de passer la soirée en fête, nous nous permîmes une orgie de lumière.

— Messieurs, dit un de mes compagnons, il est un peu tard, il est vrai ; cependant la sœur aînée du roi, je l'espère, ne refusera pas de nous recevoir. Elle a, m'a-t-on affirmé, des filles d'honneur charmantes, et prendra, sans doute, en pitié notre isolement de voyageur.

Il appela l'interprète et, lui mettant entre les mains une pièce de soie rouge :

— Porte ceci à la sœur du roi. Tu lui présenteras nos hommages, et tu la prieras de recevoir notre visite. Notre intention, d'ailleurs, n'est pas de nous présenter les mains vides.

Peu après, l'interprète revint et nous dit :

— La sœur du roi vous attend.

La sœur aînée du roi est, en effet, le plus grand personnage du royaume, après le roi lui-même. Son titre de mère de l'héritier présomptif lui donne droit à ce haut rang.

Les propriétés se transmettent d'oncle à neveu par héritage : l'héritier unique est le fils aîné de la sœur aînée. Or, bestiaux, terres, esclaves, passent en ses seules mains. Chez les barbares, les priviléges de caste, d'aristocratie, de primogéniture, sont toujours d'une impitoyable rigueur.

Ce mode d'hérédité, général sur la côte occidentale d'Afrique, se retrouve en Polynésie; d'après Tacite, il existait aussi chez les Germains. A défaut de neveu, la nièce entre en possession des trésors du défunt. Cette dernière loi de succession n'est point admise pour le pouvoir. Si les sœurs du roi ne lui ont point donné d'héritier, il est remplacé dans ses fonctions par son fils aîné, si ce dernier est issu d'une esclave, car l'enfant né d'une femme libre doit céder le pas. Les noirs donnent de cette coutume une raison qui les satisfait pleinement, mais dont le sens est insaisissable pour des cerveaux européens : « Notre « sœur nous est la personne la plus proche ; vient ensuite « l'esclave achetée avec son or à soi, et qui vous appartient « tout entière. »

Les sentiments d'évidence première chez une race sont absurdes aux yeux d'une autre race.

La morale dépend de la peau.

Tout est de convention dans ce monde sublunaire; le vrai pur, le vrai en soi, le vrai absolu, est un mythe.

Nous entrâmes dans une case très-vaste, mal éclairée par de fumeuses lampes à l'huile de palme. La mère de l'héritier présomptif, négresse à cheveux gris et surchargée de verroteries, était assise sur un escabeau; derrière elle, une trentaine de jeunes filles se tenaient debout. Nous lui fîmes don de perles de Trieste et de pièces de cotonnade.

La satisfaction brillait sur le visage ridé de la vieille.

Notre orateur lui fit dire alors :

— Tu as des filles d'honneur jeunes et belles, et nous n'avons personne pour veiller sur notre sommeil.

La mère du futur roi prononça quelques paroles, et le troupeau féminin sortit en caquetant. Les négresses se rangèrent en file à la voix de la matrone escortée de porteurs de torches. Sa Majesté nous dit alors :

— Vous pouvez choisir une compagne.

Toutes grillaient d'envie d'être au nombre des préférées. La vanité, l'amour de la parure, faisaient battre ces petits cœurs. Elles le savaient bien, la magnificence euro-

péenne se signalerait, sans doute, par de riches cadeaux.

Mes compagnons comparaient les divers mérites de ces beautés peu vêtues avec le soin minutieux de maquignons en foire.

Quant à moi, je songeais uniquement aux délices d'un sommeil dont je sentais le plus grand besoin.

Mes amis avaient déjà fait leur choix, et continuaient cependant une inspection à laquelle ils trouvaient des charmes. La dernière fille d'honneur, à peine adolescente, avait une figure mutine et des yeux petillants de malice. Elle jeta sur moi des regards où je lus :

— Je suis bien jeune, il est vrai; mais, moi aussi, je serais heureuse d'avoir un collier de perles.

— Pourquoi, pensai-je, ne pas donner à cette enfant le plaisir d'un souper européen ?

Et je lui demandai par l'interprète :

— Petite, veux-tu souper avec moi ?

L'expression de sa physionomie me répondit :

— Que je suis heureuse !...

Pendant ce temps, nos domestiques Kroumen avaient mis le couvert.

Nous conduisîmes à table les demoiselles d'honneur. La lumière des bougies se jouait sur la peau satinée de leurs torses noirs. C'était merveille de voir leur embarras

à se servir de fourchettes. Mais quand la douce chaleur du vin eut échauffé leurs têtes, elles perdirent toute timidité et se mirent à manger avec les doigts.

Au dessert, le roi vint en propre personne.

Les bouchons de champagne sautèrent bruyamment au grand effroi de nos compagnes. Sa Majesté, elle-même, un peu émue, faillit perdre de sa dignité. Nous lui versâmes largement à boire ; et quand elle fut gorgée de vin et de liqueurs, elle eut la discrétion de nous laisser seuls.

La nuit était avancée; il était temps de songer au repos.

Je me dirigeai vers mon appartement, suivi de mon interprète et de ma protégée.

Je choisis un beau pagne bleu de ciel et un lot de perles magnifiques.

Les yeux de la jeune fille étincelèrent; elle se précipita sur les cadeaux avec une joie enfantine.

L'interprète lui dit alors de ma part :

— Le chef est fatigué. Il désire dormir et te prie de retourner chez la reine.

La petite laissa tomber son beau pagne bleu et ses perles ; des larmes de dépit lui vinrent aux paupières; puis, me pressant dans ses bras, elle posa sa tête sur mon sein et se mit à pleurer.

X

L'Apollonie, voisine du royaume d'Assinie, est renommée pour la beauté de ses femmes. Un facteur de la maison Régis partait pour Uhanie, capitale de cette contrée soumise à l'Angleterre, dans le dessein d'y acheter une compagne. Il me proposa de faire le voyage avec lui; j'acceptai. Je désirais voir si le gouvernement de la Grande-Bretagne obtenait de meilleurs résultats que nous dans ses essais de civilisation.

Les négresses suivent volontiers les blancs. Elles sont traitées avec une douceur inconnue dans les ménages noirs et ne travaillent point. Le climat oblige promptement l'Européen à quitter la Côte; la femme peut alors se remarier, ce qui est un grand avantage pour elle et pour sa famille. Le mariage est, en effet, un simple marché qui peut être rompu sur la demande de l'une ou de l'autre des parties. Le mari peut renvoyer sa moitié, mais il perd son argent; si la femme demande au contraire à rentrer dans sa famille, celle-ci rend le double de la somme versée aux épousailles. Les seigneurs ont toujours en dehors de leurs esclaves favorites plusieurs épouses libres. La

plus ancienne préside au gouvernement de la maison; seule elle sait où sont cachés les trésors du maître; satisfaite de son importance, elle semble peu jalouse des faveurs accordées à des beautés plus jeunes. En cas d'adultère, le mari se charge lui-même de la correction de l'infidèle par une bonne application de bois vert; le galant est puni d'une amende qui varie de deux grammes à trois onces d'or suivant le rang de l'offensé. Si le coupable est un esclave, il est lié et jeté à la rivière; c'est le mode d'exécution le plus usité en cas de peine capitale.

Notre escorte était composée de douze Kroumen, les uns destinés aux bagages, les autres aux palanquins. Cette race est infatigable. Notre départ eut lieu au coucher du soleil; nos porteurs trottèrent toute la nuit sur le sable mouvant de la grève. Au jour nous étions au bord d'un beau lac; l'interprète nous procura des pirogues et les Kroumen saisissant les pagayes firent voler l'embarcation en chantant. A deux heures de l'après-midi nous remettions pied à terre, et nous repartions en palanquin, toujours au grand trot. Enfin le soir nous faisions halte à un village près de la mer.

Le chef d'escorte vint solliciter pour ses hommes une ration d'eau-de-vie de faveur; ils l'avaient bien méritée. On la leur accorda en y joignant quelques feuilles de tabac

pour les échanger contre du vin de palme. Nos gens, au lieu de se livrer au repos, commencèrent à danser ; et, dans un demi-sommeil, j'entendis fort tard leurs chants monotones.

Au point du jour, tous nos gaillards, frais et dispos, reprenaient avec gaieté leurs palanquins au pas de course.

Nous nous arrêtâmes à quelque distance d'Uhanie, pour prévenir le roi de notre arrivée. Je dis à mon interprète de lui présenter les compliments du commandant de Grand-Bassam, et d'annoncer, à Sa Majesté, un cadeau dont j'étais porteur de la part du chef français.

Peu auparavant de graves altercations s'étaient élevées entre Assinie et l'Apollonie ; les deux peuplades avaient failli en venir aux mains. Le commandant de Grand-Bassam et le gouverneur du Cap-Coast avaient eu la plus grande peine à maintenir la paix. Le premier me chargea d'un présent pour le chef de l'Apollonie, agissant d'après ce principe : Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. Je devais donc remettre au chef nègre un magnifique parasol de six pieds de diamètre, en soie rouge, doublé de soie blanche, et orné de franges d'or.

L'interprète revint avec le fils du roi qui nous souhaitait la bienvenue.

Uhanie avait l'aspect de tous les villages noirs ; rien de particulier ne le caractérisait, si ce n'est une maison à

étage construite à l'européenne. On nous y fit monter pour attendre le roi. Les meubles étaient anglais et d'un parfait mauvais goût.

Au rez-de-chaussée une psalmodie monotone se faisait entendre à intervalles réguliers. Ce bruit venait, me dit-on, de l'école. Je demandai à la visiter; on m'y conduisit avec empressement et orgueil. Il y avait une chaire, des bancs et des pupitres comme dans nos salles d'étude. Le professeur, noir de Sierra Leone, avait adopté le costume du pays, et, caché en partie par son bureau, semblait sortir du paradis terrestre. Les négrillons, assis devant leurs tables, avaient un accoutrement analogue, et bredouillaient de l'anglais. Ce mélange de sauvagerie et de civilisation ne manquait pas d'originalité.

La maison, bâtie et meublée par les soins du gouvernement anglais, ne servait point au chef d'Apollonie. Il conservait les vieilles coutumes, vivant le jour dans sa case de bambou, et la nuit sous la hutte d'une de ses favorites.

On nous servit de la part du roi un prétendu dîner européen. Le cuisinier royal avait probablement lavé les assiettes chez un officier du Cap-Coast. Une bouteille de vin de Bordeaux, ornée d'une magnifique étiquette simulant des grappes de raisin, nous fut portée en grande pompe; mais le raisin avait avec la bouteille un rapport purement extérieur.

Nous terminions notre peu succulent repas, quand Sa Majesté parut, accompagnée de son interprète seul.

Je présentai le mirifique parapluie en y joignant quelques cadeaux personnels; mon compagnon offrit un cruchon de rhum.

Le roi d'Apollonie passe pour un des plus riches monarques de la Côte. On évalue à dix mille onces la quantité d'or dont il a hérité; ses propriétés territoriales sont immenses, ses esclaves nombreux. Il avait précédemment sollicité du gouvernement anglais l'établissement d'un poste à Uhanie, se chargeant de tous les frais de construction, de solde et d'entretien. C'est, sans doute, un opulent personnage.

Quand j'eus présenté mes hommages et les compliments du commandant français, mon compagnon de route fit part sans détour du motif de sa visite.

Sa Majesté ne prit nul ombrage de la proposition et s'enquit des conditions du marché. Le facteur répondit :

— Si la femme est belle, je payerai deux onces d'or.

Le monarque reprit :

— Je t'enverrai ce soir une compagne, tu la garderas, si elle te plaît; dans le cas contraire, tu la congédieras avec un présent.

La nuit venue, nous devisions dans notre appartement,

quand on frappa discrètement à la porte. L'interprète royal entra, suivi d'une négresse d'environ dix-sept ans un peu effarouchée.

— Le roi, dit le messager, t'envoie sa fille et désire que tu la trouves à ton gré.

Les noces furent ainsi faites.

Le lendemain, le roi prit les deux onces d'or, après en avoir soigneusement vérifié le poids, et nous partîmes avec la princesse.

Le Bushman, quel que soit son rang, est en effet fort avide. Sa constante préoccupation est d'accumuler de la poudre d'or. La première femme et l'esclave porte-clefs connaissent seuls, en prévision d'une mort subite, le lieu où est enfoui le trésor du maître.

XI

J'étais à la recherche de mines d'or, je remontais l'Akba. Cette rivière est navigable sur un parcours d'environ trente milles; elle est ensuite hérissée de roches et coupée par des barrages seulement praticables pour des pirogues.

L'Akba, large d'environ cent mètres, est encaissé entre deux hautes montagnes recouvertes d'une végétation colossale. Souvent on voit, gisant sur le sol, un arbre dont

les dimensions étonnent; mais en levant les yeux on reconnaît que c'est un simple rameau tombé d'un des rois de la forêt. De gracieux palmiers, de variétés diverses, donnent au paysage le cachet tropical; d'énormes fromagers dressent orgueilleusement leurs têtes, blanches d'une neige de coton, et dominent tous leurs rivaux.

J'aspirais avec délices la fraîcheur du matin. La nature, silencieuse pendant les chaleurs du jour, s'anime au lever du soleil. Un nombre infini de pigeons verts, de perroquets gris font retentir les airs de leur caquetage étourdissant, et tourbillonnent sur les cimes des arbres, sans se soucier des nombreux aigles qui planent au-dessus d'eux. Les toucans poussent leurs cris rauques. Des bandes de singes bondissent de branche en branche; les adolescents folâtrent, les mères pressent avec amour leur petit sur leur sein; les vieillards sérieux s'exercent à de graves grimaces.

Dès neuf heures du matin, toute cette vie se calme; et vers midi, la nature, accablée sous le poids de la chaleur, semble inviter l'homme au repos. On n'entend plus que le bourdonnement de quelques insectes, auxquels les hirondelles font la chasse en rasant de leur vol rapide la surface des eaux.

J'étais parti avec deux gros barils de rhum, du corail, marchandise estimée et peu encombrante, des étoffes

voyantes, du tabac, des parapluies verts et jaunes, de vieux chapeaux de soie. Je comptais capter par des cadeaux la bienveillance des chefs, et remonter ainsi, de village en village, jusqu'à un Eldorado africain dont l'existence me semblait démontrée.

Nous allions très-vite; les pagayeurs, animés par une distribution de rhum, ne ménageaient point leurs forces. Une pirogue faisait même route devant nous, nous l'atteignîmes bientôt; à l'arrière, une jeune fille était étendue, fort brutalement liée. C'était sans doute une esclave nouvellement achetée et dont on craignait l'évasion.

L'esclavage ne se recrute point par la guerre dans la lagune, les prisonniers étant toujours immolés; il s'alimente par des achats chez les Bambaras, les Ashantis et dans les grandes plaines de Baoulay. Une coutume, à peu près générale sur la côte, protége un peu le malheureux soumis à la dure servitude de ces contrées; il a la ressource de changer de maître. Il s'agenouille devant celui dont il implore la pitié, et lui jetant un peu de sable sur les pieds : Que ce sable soit pour toi un fétiche de malheur si tu me rends à mon maître. Souvent le seigneur se rend à la prière du suppliant et le rachète; souvent aussi il se contente de faire conjurer le maléfice par un féticheur. L'humanité se sent instinctivement vouée à l'asservisse-

ment des forces de la nature. Le travail est l'unique moyen de dompter la rebelle, et l'homme a le travail en horreur. L'esclavage est la solution fatale de ce cercle vicieux. A l'aurore de l'humanité une minorité tyrannique dut imposer aux masses un labeur forcé; sans cette mesure odieuse, mais nécessaire, la matière nous eût éternellement écrasés de son joug.

Je fus arraché à mes réflexions philosophiques par un de mes piroguiers.

— On va procéder près d'ici, me dit-il, à la fondation d'un village, et cette captive est probablement destinée à être sacrifiée dans cette solennité.

Je demandai au chef de mes noirs s'il ne me serait pas possible de racheter l'infortunée.

— La fête est annoncée pour aujourd'hui, me dit-il, on ne consentira pas à te la vendre.

Je voulus en avoir le cœur net; peut-être la cupidité des bourreaux se laisserait-elle tenter par une valeur considérable. J'ordonnai donc de modérer la vitesse pour entrer en négociation.

La pensée de renoncer, dès le début, à ma grande entreprise me causait bien quelque chagrin; mon achat, en me privant d'une notable partie de ma pacotille, m'obligerait, en effet, à retourner sur mes pas. Déjà j'entendais

les quolibets de mes amis de Grand-Bassam me voyant revenir avec une négresse au lieu des trésors pompeusement annoncés. Je me disais en moi-même :

— Si je rachète cette jeune fille, ils en sacrifieront une autre..... De quel droit t'ériges-tu en Providence?... Vas-tu par une philanthropie mal entendue perdre de vue tes plus chers intérêts et ceux de la France que tu vas doter d'une nouvelle Australie ?.....

La voix de l'humanité l'emporta. L'esclave était jolie, et l'on eût pris son buste pour celui de la Vénus de Médicis taillé dans le plus beau marbre noir.

Aurais-je bien eu la même pitié pour une vieille cacochyme et ridée?.....

J'offris mes vingt pièces d'étoffe ; on me fit un geste dédaigneux. J'y ajoutai successivement les parapluies, les chapeaux, le corail..... Le même geste me répondait toujours.

La captive me regardait étonnée, la portée de mon action lui échappait, et sans doute, elle se disait :

— Certainement je suis jolie, et je vaux bien deux onces d'or. Mais pourquoi ce blanc tient-il tant à me posséder?... Pour le même prix, il aurait cinq ou six femmes aussi belles.....

Enfin, je jouai mon va-tout, en proposant mes deux barils de rhum. Le chef piroguier resta pensif, et sur sa

figure on pouvait lire combien la tentation était forte.

Une lueur d'espoir illumina le visage morne de ma protégée, et, dans ses grands yeux noirs, je crus lire :

— Bon blanc, je t'aimerai.

Après une conversation à voix basse entre le patron et ses hommes, je reçus cette réponse :

— Le chef du village acceptera peut-être.

J'avais un instant espéré séduire les piroguiers ; mais près du chef lui-même, je pensais avoir peu de chance de réussite.

Nous arrivâmes devant le nouveau village.

Le terrain avait été dépouillé sur un vaste espace de ses arbres séculaires ; un seul, au bord de l'eau, projetait dans le fleuve sa gigantesque image. C'était un immense fromager ; les offrandes déposées près du tronc le faisaient reconnaître pour un arbre fétiche.

Dès que la victime fut signalée, toute la tribu s'assembla en poussant de grands cris ; les échos répétèrent les coups de tam-tam et les notes pleines des cors d'ivoire. L'attitude de ces gens me fit perdre toute espérance.

Le palmier avait naturellement fait les frais de construction d'une centaine de cahutes disposées sur les trois côtés d'un carré autour de l'arbre fétiche. Le sol était fraîchement battu entre les cases et la rivière. Déjà la

peuplade était ivre. La coupe de tafia circulait cérémonieusement de bouche en bouche, et la béatitude se peignait sur le visage des buveurs; des groupes s'abreuvaient tumultueusement à d'immenses potiches remplies de vin de palme.

Les joueurs de tam-tam battaient à rompre le tympan, accompagnés par d'autres musiciens qui agitaient en cadence des calebasses fixées au bout d'un bâton et contenant des graines dures et pesantes.

La captive fut liée à un poteau près de l'arbre fétiche.

Elle ne pleurait point; la terreur la rendait stupide; on l'eût dite inconsciente de ce qui se passait autour d'elle; dans ses yeux effarés se lisait l'égarement de son esprit.

Au haut de la place, le chef siégeait sur un trône rustique. C'était un vieillard borgne, d'une physionomie animale et féroce. Drapé orgueilleusement dans un vaste pagne rayé, rouge et blanc, il portait au cou un collier de corail et d'un émail bleu, provenant d'une vitrification opérée par la foudre, au dire des indigènes. A ses cheveux gris pendaient divers petits ornements d'or; il tenait à la main une canne, emblême de son pouvoir.

Je lui fis un présent, et lui exprimai mon désir.

Les marchandises pompeusement étalées le plongèrent dans une sorte d'extase..... les deux barils surtout le

fascinaient. Il consulta quelques dignitaires assis près de lui ; ces vénérables personnages étaient visiblement indécis, leurs regards ne pouvaient se détacher des vaisseaux contenant le précieux liquide. La foule faisait cercle. Les hommes paraissaient ébranlés, mais par la convoitise et non par la pitié. Les affaires de la captive marchaient décidément bien, quand un groupe de mégères se mit à gesticuler avec animation en poussant des cris terribles. Une vraie harpie, que je reconnus à ses insignes pour la féticheuse du village, les commandait. Dans sa furieuse pantomime, ses seins longs et flétris se livraient aux mouvements les plus désordonnés. Elle portait un court pagne de cotonnade bleue ; un soleil était peint en jaune sur la peau ridée de sa poitrine où les côtes faisaient relief ; entre ses deux omoplàtes saillantes un croissant de lune était peint en blanç ; des emblèmes fantastiques de diverses couleurs constellaient toute sa hideuse personne. Elle s'avança menaçante vers le chef, appuyée par les clameurs des autres furies. Le chef, saisi de peur, ordonna de rembarquer mes marchandises.

La musique infernale reprit alors avec une ardeur fébrile.

La ronde commença.

De temps à autre quelque possédé, mâle ou femelle, s'élançait au centre du cercle, s'y livrait aux contorsions

les plus violentes, puis, rompu de fatigue, allait tomber auprès d'un vase de vin de palme. Tous les corps ruisselaient. Au bruit du tam-tam, des calebasses et des cors d'ivoire se mêlèrent bientôt des incantations coupées de cris aigus. L'horrible féticheuse dirigeait le chœur. C'était une vraie scène de sabbat. Il n'y avait plus rien d'humain dans cette foule exaltée par la double ivresse de la danse et des boissons fermentées.

Parfois tout se calmait; il y avait détente..... la musique même se faisait à peine entendre.

Alors la sorcière entonnait un solo d'une voix glapissante, et bientôt la surexcitation reprenait plus furieuse, plus insensée.

Tout à coup un grand silence se fit; les hommes se placèrent derrière le chef. Les femmes coururent à leurs cases s'armer de couteaux et vinrent se ranger devant la captive, la féticheuse en tête. La reine de cette fête sanguinaire poussa un hurlement auquel ses féroces compagnes répondirent, et toutes brandissant leur arme s'élancèrent vers la victime.

Je ne vis plus rien qu'un affreux pêle-mêle, mais j'entendis une plainte déchirante..... Puis le vide se fit autour du poteau..... Il y restait des os à nu, des lambeaux sanglants. Chaque femme tenait à la main un fragment de

chair saignante, et l'agitait orgueilleusement en l'air.

La ronde recommença effrénée, convulsive.

Parfois une forcenée quittait le chœur, et, chancelante d'ivresse, retournait au poteau y chercher un débris.

Et quand, enfin, l'épuisement l'emportait sur le délire, les actrices de ce drame effrayant jetaient à la porte de leurs huttes leur part de victime, entraient et ne reparaissaient plus.

. . . . . .

. . . . . .

Les sacrifices humains se retrouvent à l'origine de toutes les sociétés.

Nous sommes donc conduits à cette conclusion : l'idée des sacrifices humains est une *idée naturelle*.

Cette coutume barbare est certainement un des arguments les plus sérieux de Mgr Gaume dans sa théorie des deux *Cités du Bien* et *du Mal*.

On ne le peut nier, le mythe de Satan donne la solution aisée d'une foule de problèmes philosophiques fort épineux..... En est-il bien plus acceptable ?

XII

Je venais de débarquer à l'embouchure de la rivière de Lahou.

D'après des renseignements péniblement obtenus, et dans lesquels j'avais la plus grande confiance, c'était la route la plus directe pour arriver à des gisements aurifères dont l'existence me semblait démontrée.

Cette fois j'étais sûr de mon fait, et j'achetais, d'avance, en Espagne, les plus magnifiques châteaux.

Mon absence devait être longue. J'avais emporté une pacotille considérable, soit pour payer par des présents l'hospitalité des chefs, soit pour obtenir le droit de traverser leurs territoires. Je partais d'ailleurs en Spartiate; mon bagage personnel pouvait tenir dans un mouchoir. Parmi les objets indispensables, il y avait un révolver, de la quinine et de l'ipéca ; car, si les mines d'or étaient à mes yeux une certitude, la fièvre était au moins une probabilité.

Un interprète et un petit Krouman de douze ans composaient mon escorte.

Malgré mes efforts pour dissimuler mes richesses, elles n'en avaient pas moins éveillé la cupidité du roi de Lahou.

C'était un puissant monarque à en juger par son costume : chapeau gibus à ressorts détraqués — habit galonné, avec un lion d'Angleterre brodé dans le dos, extrait de quelque vieille tapisserie — épaulettes, aiguillettes effilochées — collier de fausses perles — pagne suffisant pour

couvrir la nudité — dents de tigre aux chevilles — à la ceinture, un couteau avec fourreau orné d'une mâchoire humaine — parapluie multicolore.

Il me fallait obtenir à tout prix de ce chef une pirogue et son armement.

Pendant trois jours je dus batailler avec ce rusé nègre. Certainement, il avait, depuis mon arrivée, l'intention de me donner les moyens de remonter la rivière, mais il inventait chaque jour de nouvelles défaites pour élever ses prétentions.

Le village de Lahou occupe l'extrémité d'une étroite langue de terre comprise entre une splendide lagune et la mer. Sur cette langue de terre, à une distance de quatre à cinq cents mètres, réside la tribu rivale de Pandan, dont le chef Pitter, empoisonneur émérite, jouit sur toute la côte d'une réputation de cruauté.

Cette peuplade est régie par le despostime pur. Car on trouve autour de Grand-Bassam toutes les formes de gouvernement à l'état rudimentaire. Ainsi le système démocratique domine dans l'Ebrié, où les affaires se traitent, à la majorité des voix, dans de grandes assemblées générales. Dabou est gouverné par des institutions aristocratiques, dix chefs héréditaires concentrent le pouvoir en leurs mains. Le régime le plus répandu est la monarchie

tempérée; le roi prend ses décisions, en séance publique, sur l'avis des seigneurs; le peuple manifeste son opinion par des cris tumultueux. La vieillesse est un titre au respect, les chefs âgés jouissent d'une influence prépondérante.

Lahou et Pandan étaient en guerre.

Les guerres sont toujours longues, mais peu actives. Les attaques se font ordinairement par surprise quelques heures avant le jour; il n'y a point d'engagement sérieux. Si l'ennemi est sur ses gardes, on rebrousse chemin après un simulacre d'escarmouche; dans le cas contraire, les assaillants mettent le feu aux cases situées à leur portée, et se retirent promptement. En général la guerre est une vraie chasse à l'affût et consiste à surprendre quelque pirogue imprudemment écartée.

Une dune de sable dépourvue de toute végétation séparait les deux camps.

De part et d'autre une palissade en forts madriers mettait à l'abri d'une attaque à l'improviste.

Des postes militaires, régulièrement espacés, étaient établis le long de la palissade de Lahou. C'étaient des ajoupas en feuilles de palmiers; on y voyait des fusils rangés à des rateliers et des caisses contenant, les unes des poires à poudre, les autres des fragments de plomb,

de fer et surtout d'anneaux de bronze destinés à servir de projectiles.

Personne n'occupait ces corps de garde; il n'y avait même pas de sentinelles.

Un des badauds de ma suite — j'en avais toujours bon nombre sur mes talons — s'aperçut de mon étonnement et m'expliqua ainsi ce défaut de précaution :

— Nos postes sont toujours occupés par des hommes de veille ; mais c'est aujourd'hui jour fétiche, et nous n'avons rien à redouter.

En regardant par une meurtrière, je remarquai, près de la palissade de Pandan, une masse noire fixée à deux poteaux. Je reconnus une forme humaine.

— Ces derniers jours, me dit un des causeurs de mon entourage, une de nos pirogues a été surprise par les ennemis; nos hommes ont pu s'enfuir dans les épais fourrés de la rive, un seul a été fait prisonnier. Les gens de Pandan l'ont attaché, en croix, à ces poteaux. La soif, la chaleur, les souffrances causées par les liens l'ont lentement tué. Toute une nuit nous avons entendu les gémissements de son agonie; mais nous espérons bien lui donner prochainement un vis-à-vis.

Quand Dieu, dit Bossuet, fit les entrailles de l'homme il y mit premièrement la bonté.

Mon interlocuteur ajouta :

— La sainteté de ce jour nous permet de franchir la palissade, et même de nous avancer assez loin entre les deux camps.

Il ouvrit une porte de sortie ; je le suivis avec confiance.

Une fusillade bien nourrie partit subitement des meurtrières ennemies ; une grêle de projectiles siffla autour de nous, d'ailleurs sans résultat.

Mon compagnon s'enfuit au plus vite. Pour l'honneur européen, je ne voulus point courir, mais le bruissement de quelques balles me fit singulièrement hâter le pas.

Quand je fus à l'abri, je dis à mon conducteur :

— On n'observe pas très-fidèlement, paraît-il, le jour fétiche.

Il me répondit :

— On l'observe très-fidèlement. Seulement le grand féticheur de Pandan aura déclaré, sans doute, qu'on pouvait tirer sur un blanc.

Décidément, dans tous les pays de la terre, il est avec le ciel des accommodements.

Le lendemain, j'obtenais du chef une pirogue montée, laissant entre ses mains une notable partie de mes marchandises. Sa Majesté m'avait royalement écorché. Il me

fut donc enfin permis de faire route pour ma nouvelle conquête de la toison d'or. . . . . .

. . . . . .

Mon départ de Lahou datait de quinze jours; nous remontions la rivière, luttant contre un courant d'une extrême violence.

Si j'ai jamais enragé, c'est certainement alors.

Le matin, au petit jour, on venait me réveiller sur mon lit de terre battue recouverte de quelques méchants pagnes de coton. Cumia, patron des piroguiers, me prévenait que les dispositions de départ étaient prises; mon interprète faisait une distribution d'eau-de-vie, et nous nous embarquions.

Les pagayeurs commençaient leur chant monotone, et la frêle embarcation, vigoureusement poussée, n'en refoulait pas moins les eaux du fleuve avec difficulté.

De temps à autre, un point noirâtre paraissait au-dessus de l'eau; il en sortait un souffle puissant. C'était le mufle d'un hippopotame. Un marabout immobile, perché sur un tronc d'arbre mort, le bec appuyé sur la poitrine, ressemblait à un philosophe absorbé par l'*observation intérieure*.

Depuis plusieurs jours, j'échangeais avec Cumia la conversation suivante :

— Nous n'avançons pas. A peine avons-nous marché

une heure dans toute la journée d'hier. En continuant ainsi, nous n'arriverons jamais.

— Nous allons faire aujourd'hui une bonne traite ; mais, comme tu le sais, nous sommes maintenant au milieu de peuplades peu connues du roi de Lahou, et il nous est impossible de répondre de ta tête au prochain village.

— Bien, bien..... c'est mon affaire. Si j'avais eu la tête coupée toutes les fois que tu me l'as annoncé, il m'eût fallu en avoir une douzaine à mon service.

— Tu feras à ta guise, mais tu n'iras pas loin sans être tué.

Ces paroles m'étaient toujours désagréables. Je ne croyais cependant pas au danger, et j'expliquais ces prophéties funèbres par le désir de mes gens de retourner en leur pays.

Au bout d'une heure ou deux nous arrivions devant un village; les pagayeurs manœuvraient aussitôt pour s'y arrêter. J'entrais en colère :

— Nous sommes en route depuis trop peu de temps, nous ferons halte plus loin.

— Les hommes sont fatigués.

— A mon retour, je me plaindrai au roi de la manière dont tu m'as conduit.

— Si nous ne nous arrêtons pas ici, le chef du village pourra le trouver mauvais.

— Je ne m'en soucie guère, continuez à pagayer.

— Les hommes demandent à se reposer, nous n'irons pas plus loin.

— Je le veux cependant bien, criais-je exaspéré.

Cumia, sans s'émouvoir, accostait la rive. Les pagayeurs débarquaient, halaient au sec la pirogue, dans laquelle je demeurais hébété.

En allant d'un pareil train, j'arriverais aux mines avec les cheveux blancs.

Je restais ferme à mon poste pour protester contre cette façon d'agir. Mes gens, sans y prendre garde, emportaient les marchandises avec un soin louable ; et quand le déchargement était terminé, le patron me disait avec les plus grands égards :

— Toutes les affaires ont été portées dans la case mise à ta disposition par le chef du village, il est prêt à te recevoir.

Il fallait bien faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Mes piroguiers me comblaient dès lors de prévenances et de respects dont je n'étais nullement touché.

Je débarquai ainsi au village de Fontou après cette scène, trop souvent renouvelée. J'aurais dû m'y faire ;

chaque jour, au contraire, mon impatience et mon irritation augmentaient.

En descendant de mon embarcation, je trouvai une grande cage élevée de quelques pieds au-dessus du sol, et toute remplie d'ossements humains. C'étaient des squelettes de prisonniers de guerre conservés comme trophées. Souvent déjà ce spectacle s'était offert à mes regards; mais cette fois il me fit une impression plus pénible.

Les cases, comme toujours, étaient rangées autour d'une place où le chef trônait sur un tabouret. Derrière lui, les habitants étaient assis à terre.

J'eus d'abord peine à reconnaître le type nègre dans cette assemblée; on eût dit une réunion de mulâtres même assez blancs. La tribu entière était dévorée par la lèpre, et la teinte jaunâtre des indigènes avait sa cause dans une profonde altération du sang. Tous à peu près semblaient atteints d'éléphantiasis. Cette maladie, chez eux, laisse le corps intact et s'attaque aux membres inférieurs. La peau se ride en gros bourrelets sur les pieds, les ongles disparaissent sous des replis de chair; les jambes, devenues énormes, perdent leur forme, prennent l'aspect du pied d'éléphant, et se couvrent d'ulcères à la dernière période.

A la vue de cette affreuse population, je fus pris d'un dégoût indicible; mais je ne m'attendais guère aux épreuves que je devais subir.

Je fis au chef le cadeau de rhum obligatoire. On en versa dans une coupe, et on me la tendit pour y boire le premier, suivant l'usage. Le cœur me vint aux lèvres. Cent fois ce vase avait déjà passé par les bouches de tous ces lépreux. La vue de la cage à ossements m'aida à surmonter ma répugnance.

Le poison joue, en effet, un très-grand rôle dans la politique des chefs, et même dans les relations des particuliers. Aussi est-il de règle de goûter un aliment ou un breuvage avant de l'offrir.

Il s'agissait d'obtenir du chef l'autorisation de traverser son territoire.

— Des traitants, lui dis-je, m'avaient envoyé prendre connaissance des ressources du pays, dans le but de faciliter les échanges entre les Européens et les gens de la rivière. Les négociants, dont j'étais le mandataire, étaient prêts d'ailleurs à récompenser dignement les chefs qui m'auraient facilité l'accomplissement de ma mission

Sa Majesté me répondit :

— Je suis en guerre avec les villages d'en amont; il ne

me plaît nullement de te voir rendre visite à mes ennemis. D'ailleurs, si tu franchis nos limites, tu auras certainement la tête coupée avec toute ton escorte.

Mes piroguiers m'avaient habitué à considérer cette menace comme une mauvaise plaisanterie ; le roi nègre inventait évidemment cette histoire dans l'intention de m'exploiter.

C'était le moment de montrer de la finesse.

Pour me donner une contenance et le temps de réfléchir, je lui offris quelques feuilles de tabac, et me mis à en hacher une pour en bourrer ma pipe.

Derrière le chef se trouvait une jeune fille de seize à dix-sept ans, dont le costume, à peu près adamique, laissait voir des formes charmantes. Sa petite tête fine avait beaucoup de la physionomie européenne. Sa place dans l'assemblée, et les verroteries dont elle était littéralement chargée, indiquaient son rang de favorite.

Pour l'intelligence du récit, je dois faire une description de ma personne.

Les fièvres intermittentes, lot obligé du voyageur en ces climats morbides, avaient donné à mon teint une blancheur matte. Le trait le plus saillant de mon visage est un nez aquilin, proéminent. Joignez-y des lèvres minces,

des yeux verdâtres, des cheveux blonds et vous aurez une antithèse complète du type nègre.

Depuis longtemps, je traversais des lieux où j'éveillais singulièrement la curiosité. On y avait bien entendu parler d'hommes blancs, mais un peu comme d'animaux légendaires.

L'amour aime les contrastes ; du moins on l'a dit souvent, et je suis porté à le croire.

Pendant que, tout en bourrant ma pipe, je cherchais les moyens de donner à ma négociation une tournure favorable, je vis la jeune *cheffesse* diriger sur moi ses ardentes prunelles. Les feux du désir s'allumaient en ses yeux, et déjà je pouvais suivre sur sa physionomie expressive les progrès d'une passion violente.

Jamais, hélas, je n'avais porté le trouble en un jeune cœur. Pour faire une conquête, il m'avait fallu remonter un fleuve perdu de l'Afrique.

Peut-être me serais-je abandonné au délicieux plaisir de partager cet amour naissant, si la vue de la cage à squelettes ne m'avait ramené à des pensées plus sages. Chassant donc des idées hors de saison, je me dis résolu ment :

Ce n'est pas de l'amour, c'est de l'or qu'il te faut.

La jolie fille, soupçonnant ces combats intérieurs, quitta

sa place derrière le vieux chef pour se montrer dans tous ses avantages.

Des genoux aux orteils elle avait une plaie purulente.

J'étais là en négociation, et non pour faire du sentiment ou réfléchir sur les misères humaines. L'inspiration m'était venue, j'allais donne cours à mon éloquence... Je tirai lentement et gravement de ma pipe un épais nuage de fumée, et, prenant une attitude solennelle, je croisai les jambes...

Une épouvantable clameur éclata parmi les assistants ; la figure du monarque noir devint menaçante. Mon interprète se précipita sur moi, et me décroisa les jambes avec terreur...

— Vous venez, me dit-il effaré, de faire un geste auquel on attribue le pouvoir de faire tomber sur la peuplade les plus grandes calamités.

L'orage grondait, les cris redoublaient de furie. Je tâtai mon révolver bien résolu à ne pas laisser porter la main sur moi.

La favorite se pencha à l'oreille du chef, et peu à peu la tête de mandrille du vieillard prit une expression moins féroce. Mon interprète, de son côté, plaidait ma cause avec chaleur. Je me hâtai de faire venir du rhum pour les assis-

tants, et une pièce d'étoffe rouge que j'offris galamment à ma protectrice.

La tempête s'apaisa.

J'essayai vainement de renouer les pourparlers, le roi ne voulut rien entendre.

Je m'aperçus alors de l'absence de mon petit Krouman. Après bien des recherches, je le dénichai, près de ma case, accroupi derrière un amas de bois. En dépit de son teint, il semblait avoir pâli. Je le saisis par un bras et le tirai de sa cachette.

L'enfant se mit à pleurer en criant :

— Nous être mangés, capitaine, nous être mangés !

Il se calma, mais non sans peine. De temps à autre, il revenait à sa thèse avec les signes de la plus grande frayeur :

— Moi sûr, gens village là manger hommes !...

Je rentrai fort ennuyé dans ma hutte, et m'étendis sur mon lit de terre durcie. Ayant aperçu une sorcière décrépite, je lui fis porter un présent pour réparer mon incartade des jambes croisées ; car il faut compter en tout lieu avec les rancunes religieuses. La vieille, à mon grand contentement, sembla très-flattée ; la pensée que mes os avaient failli figurer dans le funèbre trophée de la place faisait frissonner ma chair.

Il m'était impossible de renoncer ainsi à mes prétentions de remonter la rivière. J'appelai donc le patron des piroguiers, et lui parlai avec autorité comme s'il avait eu l'habitude de m'obéir.

— Prépare tout, lui dis-je, pour partir cette nuit.

— Tu es blanc, me dit-il, du ton d'un homme dont la résolution est bien prise, peut-être ne te couperait-on pas le cou, et te garderait-on comme esclave (dans sa pensée, j'eusse été conservé comme une bête curieuse), quant à nous, on nous tuerait infailliblement.

Les plus séduisantes promesses ne purent l'éblouir. C'était chez mes gens, une idée bien arrêtée de retourner sur leurs pas.

Je me jetai donc, de nouveau, sur ma couche lacédémonienne, sans avoir le courage de dire un adieu définitif à mes rêves d'or.

Pendant ce temps la favorite passait et repassait devant ma case, me faisant les yeux doux... Malgré mon chagrin de voir mes trésors s'évanouir en fumée, cette pensée, par intervalles, me revenait malgré moi :

Pourquoi a-t-elle, hélas, les jambes ulcérées !

L'heure de mon dîner arriva.

On m'apporta de la part du chef le foutoufoutou national, met composé de poissons séchés au soleil, plus ou

moins pourris et cuits dans l'huile de palme avec force piments. Quand un Européen se repaît, pour la première fois, de cet aliment infernal, il croit avaler de la braise. Des ignames et des bananes pilées tiennent lieu de pain. Une calebasse de vin de palme faisait couler ce repas trop frugal.

On me servit ce festin à la porte de mon logis ; j'étais heureux de jouir, en plein air, de la fraîcheur du soir. La cheffesse ne me quittait point ; elle tournait autour de moi, avec les allures d'un chien fasciné par la contemplation d'un rôti. Le menu n'était pas appétissant en lui-même, mais la vue des plaies de cette amante passionnée eût suffi pour me contracter l'estomac. Peu à peu elle s'enhardit, et, se jugeant à l'abri des regards, elle posa la main sur mon épaule et la pressa fort éloquemment.

Elle m'avait peut-être sauvé la vie... reconnaissance d'une part, prudence de l'autre, je n'osai lui exprimer mon dégoût. Je devais redouter un ennemi influent dans la femme dépitée.

Mon repas était terminé ; j'avais fumé plusieurs pipes, assis au bord de la rivière, livré aux réflexions philosophiques et métaphysiques que suggère infailliblement le spectacle de l'eau qui coule...

La nuit était faite, il ne me restait plus qu'à attendre

le lendemain dans les bras du sommeil... Peu à peu mes paupières s'appesantirent... je me trouvai près d'un torrent; son onde cristalline roulait sur un lit de pépites d'or... puis je sentis une douce chaleur se répandre en tout mon corps... sur ma poitrine reposaient deux seins de femme... Je tournoyais dans un cercle de sensations étranges, tour à tour charmé par la vue des pépites étincelantes, ou enivré par le contact d'une jeune beauté... Des lèvres avides se posèrent sur les miennes..... et je m'écriai avec effroi :

— La lépreuse !...

Je fis un bond comme jadis Joseph aux impurs attouchements de la Putiphar.

Une main se posa sur ma bouche, puis une ombre s'enfuit en courant... La lune brillait de tout son éclat dans un ciel pur; sa lumière me permit de bien reconnaître la fugitive.

Tel fut le premier baiser d'amour qui effleura mes lèvres.

Je sortis de ma maison de feuilles de palmier, attiré par la beauté de la nuit... la lune éclairait de ses rayons blancs les squelettes exposés sur la place... Je m'en approchai instinctivement, et demeurai plongé dans une vague contemplation... Autour de moi régnait un calme solennel.

Les grands arbres, la rivière argentée, les étoiles doucement scintillantes, la tiédeur de l'air, tout semblait parfumé de la bonté céleste... hormis ces crânes blanchis, soudain animés d'un horrible rire, et d'où sortaient ces mots grincés par une voix sans nom :

— Tout n'est-il pas pour le mieux ici-bas ?

Et je me disais :

— Pauvres païens!.... ils ont peut-être été rôtis vivants, et le Dieu bon, pour les indemmiser des tortures de leur agonie, les fait bouillir en l'autre monde...

Et j'espérai pour eux le repos du néant.

Puis, revenant au sentiment de la réalité :

— Décidément, ce lieu m'est funeste. J'ai débuté en me mettant sur les bras une affaire religieuse, et je poursuis en m'attirant la haine d'une femme puissante; car, sans doute, elle ne me pardonnera pas une pareille injure.

Je rentrai dans ma case et m'étendis...

Mes os reposaient avec ceux des prisonniers de guerre dans la grande cage de la place... mon crâne, au milieu des autres crânes, reluisait aux rayons de l'astre des nuits... mon âme anxieuse faisait d'impuissants efforts pour sortir à travers les barreaux... Elle se disait toute désolée :

— Si je pouvais sortir d'ici, je ferais un pénible adieu

à mon pauvre squelette, et j'irais errer seule dans le champ des morts de mon pays...

L'interprète me secoua rudement en me criant aux oreilles :

— Il fait jour, tout est prêt, partons.

J'écrivis en grosses lettres sur un fromager, après m'être assuré, toutefois, qu'il n'était point fétiche :

FRANCE 1857.

L'arbre vivra longtemps, et l'inscription durera plus que moi, sans doute... Peut-être un jour quelque Européen remontera la rivière, et songera curieusement à l'inconnu qui écrivit cette date et ce nom... Mais probablement alors, j'aurai rendu au cercle éternel de la nature les atomes qu'elle m'a prêtés pour un instant.

On emballa ma pacotille, le village dormait encore.

Mais la favorite était là, et je lisais dans ses yeux :

— Je ne te hais point.

Les pagayeurs poussaient des cris de joie... Emportés par un courant rapide, nous descendions la rivière avec une vitesse vertigineuse... je jetai au village un dernier regard... Ma singulière amante était là triste et pensive, de la main elle m'envoya un baiser.

Je l'avais repoussée avec horreur ; elle avait guetté mon

départ pour me faire un éternel adieu, pour me dire :

— Je suis lépreuse, mais je t'aime.

Et dans le lointain, je vis peu à peu s'évanouir des collines tout étincelantes d'or et de pierreries...

. . . . . .

. . . . . .

LE LION

LE LION

Je venais de commander pendant deux années un petit aviso à la station des Antilles ; mon temps d'exercice était achevé, et j'arrivais à Saint-Thomas pour y prendre le courrier d'Europe. Le capitaine du paquebot m'était inconnu, mais le docteur était un ancien camarade de campagne en Océanie.

Nous levâmes l'ancre à la chute du jour ; peu à peu nous vîmes disparaître dans les vapeurs empourprées du couchant la petite île de Saint-Thomas si coquette et si escarpée ; autour d'elle, comme les suivantes d'une reine,

se groupaient les Vierges ses compagnes. L'air était calme, et nous glissions sur l'eau avec rapidité sans avoir conscience de notre vitesse. J'étais plongé dans les joies du retour, joies, hélas, bien rarement exemptes d'amertume, quand mon attention fut attirée par une passagère d'une remarquable beauté. La grâce et l'étrangeté se mariaient singulièrement en elle à l'élégance. Dédaigneuse de la réalité, elle paraissait absorbée par la contemplation d'un monde visible pour elle seule. A la légèreté de sa démarche, on l'eût prise pour une image aérienne. Nous étions à cette heure où l'imagination s'aide volontiers d'une lumière indécise pour poétiser des formes déjà vagues, et je me demandais, à sa vue, si nous étions favorisés de la visite d'un être supérieur.

— Ne pourriez-vous me dire, demandai-je au docteur, quelle est cette dame ?

— Oui et non... à notre arrivée en France, je vous raconterai son histoire fort touchante. Que ceci vous suffise : C'est une dame du Vénézuela ; un immense malheur lui a fait perdre la raison. Son état est d'ailleurs un bonheur pour elle. Quant à son caractère il a tous les droits possibles à la sympathie et au respect.

Le docteur ne voulut pas s'expliquer plus clairement. Heureusement à bord d'un paquebot, les désœuvrés, et

par suite les bavards ne manquent point. J'obtins bientôt de nouveaux renseignements, mais au lieu de calmer ma curiosité ils l'irritèrent.

Madame Félicia de la Rua était arrivée de la Guayra à Saint-Thomas, avec son mari, sur le paquebot de la correspondance. Ce personnage n'avait point franchi le seuil de sa cabine pendant toute la traversée du golfe des Antilles. Monsieur de la Rua s'était embarqué sur le courrier d'Europe, le visage couvert d'un voile, et avait continué à s'entourer du plus profond mystère. Sa femme le quittait rarement, et ne paraissait que le soir ; elle évitait, d'ailleurs, toute conversation et tout rapport avec les autres passagers.

Cette dame occupa bientôt toute ma pensée. Je n'avais rien de mieux à faire, pour tuer le temps, que de lancer mon imagination, à fond de train, dans le champ des hypothèses.

Nous étions dans les vents alizés, le steamer franchissait rapidement la longue et paresseuse houle de ces mers ; une brise pure rafraîchissait l'air. Madame de la Rua, attirée par la beauté du temps, vint assister au coucher du soleil. Son attitude, ses gestes, des mots prononcés à demi-voix, tout en elle indiquait son absence mentale du milieu qui l'environnait.

Plusieurs années passées dans les colonies espagnoles m'avaient rendu familière la langue de ces contrées ; peut-être quelque circonstance imprévue me mettrait-elle, à mon grand plaisir, en rapport avec notre belle et malheureuse passagère.

Elle s'accouda sur le bord regardant la mer ; et, plongée dans une muette contemplation, elle chanta d'une voix merveilleusement timbrée une romance qui, sans doute, était un souvenir. Prise après d'un délire enthousiaste, elle s'abandonna à une improvisation bizarre, incompréhensible apologie du lion.

Une vieille négresse renfrognée, sa suivante, vint, de fort mauvaise humeur, l'arracher à ce singulier lyrisme et l'entraîna dans la chambre de son mari.

La Vénézuelienne n'avait pas encore donné de signes aussi évidents d'aliénation. Désagréablement affecté par cette scène, et pour donner le change à mes impressions, je demandai au docteur :

— A votre avis, qu'est-ce que la folie ?

— Comme vous y allez..... si je pouvais vous répondre, j'aurais pénétré l'éternel secret qu'on appelle vulgairement l'union de l'âme et du corps.

— A mon sens, la folie est un défaut d'entente entre l'âme et la bête.

— Expliquez-vous plus clairement.

— J'admets pleinement la théorie de Xavier de Maistre sur la double nature de l'homme. Il cite à l'appui les faits les plus concluants, entre autres celui-ci : Son âme ayant ordonné à sa bête de le promener, lui, pour son agrément et sa santé, ladite bête le conduisit tout droit chez sa maîtresse. L'âme fut très-mécontente de cette initiative de sa servante, car Xavier était alors brouillé avec son amie.

Le même observateur nous montre encore la bête lisant patiemment toute une page sans omettre une virgule, tandis que Madame, après avoir commandé la lecture, se promène allégrement dans les domaines de la fantaisie.

— Qu'est-ce que cela prouve ?... la non-unité du Moi. Les philosophes encroûtés de scolastique soutiennent seuls aujourd'hui la thèse opposée. L'homme est un être très-complexe, c'est indiscutable. Son cerveau est un appareil compliqué, formé d'organes indépendants. La prétendue unité du Moi résulte des sympathies et des synergies de ces divers organes, sympathies et synergies favorisées par la proximité ou même par le contact. Le fait de de Maistre, se rendant à son insu chez sa maîtresse, ou lisant une page d'Homère en songeant à Philis, est sim-

plement le témoignage irrécusable de l'indépendance d'organes cérébraux remplissant simultanément des fonctions diverses, indépendance consacrée par les travaux des anatomistes.

— Je vous l'avoue très-humblement, vos dissections et vos vivisections ne sauraient me satisfaire. Je me sens bel et bien une âme, et malheureusement je sens tout aussi bien en moi une bête rétive et brutale. Si pendant son séjour sur la terre, l'âme a eu la force de rompre les chaînes qui la lient à son oppresseur, elle est apte à jouir immédiatement après la mort de l'existence immatérielle; si, au contraire, elle s'est assujettie à la bête, elle s'est rendue par ce fait même, impropre à la vie spirituelle; elle est alors condamnée à s'allier dans une autre planète à une nouvelle nature animale... Et la lutte continue ainsi, jusqu'à ce que, dégoûté du joug de la bestialité, l'esprit se purifie et s'élève à sa véritable destinée.

— Nous sommes en plein mysticisme.

— Sans doute. Le mysticisme s'affirme et ne daigne pas discuter; il sait à quelle profondeur ses racines plongent dans le cœur de l'homme.

— Je ne vous suivrai pas sur ce terrain.

— Deux mots encore : ma théorie est si vraie que le genre de la bête à laquelle l'âme est liée est souvent très-

visible. Ainsi l'on voit des hommes à figure d'aigle, d'autres à tête de lion...

J'entendis un soupir derrière moi.

Le docteur me quitta avec humeur.

Madame de la Rua était remontée sur le pont, sans que nous nous en fussions aperçu, et s'était assise près de nous. C'était elle qui avait laisser échapper cette plainte.

— Ainsi donc, me dit l'Espagnole, à ma grande surprise, vous croyez à la coexistence de l'âme et de la bête dans la nature humaine.

— Oui, madame.

— Et d'après votre manière de voir, la bête peut y prendre une assez large part pour faire prédominer le masque de l'animal sur la physionomie.

Elle vit mon hésitation.

— Vous avez entendu ma plainte, et vous redoutez un entretien pénible pour moi... Laissez cette inquiétude et parlez avec franchise.

— Je suis vraiment chagrin, madame, d'avoir éveillé en vous une pensée affligeante. C'est bien innocemment.

— Je le sais... Vous avez bien raison, ajouta-t-elle d'un air sombre, la bête peut usurper dans l'être humain une place démesurée. Mais il existe des animaux dont les in-

stincts sont nobles. Ainsi le lion, dont vous parliez tout à l'heure, est vraiment généreux.

— Sans doute, madame. Quand les traits de cette royale créature sont nettement marqués sur un visage, la personne revêtue de cette forme privilégiée peut avoir parfois des instincts sanguinaires, mais elle est au fond toujours héroïque et loyale.

— C'est cela, c'est bien cela, dit-elle avec animation, amoureux du carnage, mais généreux toujours, et brave par dessus tout...

— Vous voyez en moi, monsieur, reprit-elle après un moment de réflexion, une bien malheureuse victime de cette domination de la bête. Ma famille est du Vénézuela. Ce pays, vous le savez, est fréquemment le théâtre de la guerre civile. Mes parents appartenaient au parti oligarchique. Nous avions quitté la Guayra, où nous habitons d'ordinaire, pour passer quelques jours sur notre hacienda assez éloignée de la ville. Une bande de soi-disant démocrates vint nous y attaquer. Mon père et mes frères, par une vive fusillade, tenaient avec peine à distance des coquins armés de torches. Deux de mes frères étaient déjà blessés... Nous étions infailliblement voués aux flammes, quand Don José, accompagné de quelques amis, mit en fuite ces misérables. J'étais ivre de joie en me disant :

Maintenant mon père ne pourra plus lui refuser ma main. Mon mariage avec Don José fut célébré peu après. Nous étions plongé dans l'ineffable ivresse d'un amour partagé quand le visage de mon mari prit peu à peu une singulière expression léonine. En même temps son caractère se modifia ; il devint sombre, violent, farouche. Il se lança alors avec une véritable frénésie dans les fureurs de la guerre civile. Don José fut bientôt le plus actif et le plus audacieux combattant de notre parti. Le duel devint sa grande passion ; la perspective d'une bataille l'enivrait ; quand il revenait de quelque sanglante affaire l'expression de sa physionomie était vraiment terrible... Et chaque jour se dessinait plus frappante sa ressemblance avec le sultan du désert. A la paix, il dut renonçer à se montrer en public, et maintenant il ne sort jamais sans un voile.

Madame de la Rua me fit cet étrange récit avec une conviction communicative. Je me demandai à peine si un pareil fait était croyable. Cette narration si extraordinaire concordait d'ailleurs parfaitement avec le résultat de mes investigations.

La Vénézuelienne me laissa à mes réflexions, fit, avec sa simplicité et son abandon caractéristiques, un tour de promenade et se retira.

Notre traversée approchait de son terme, et madame de

la Rua, à mon grand chagrin, restait obstinément chez elle. Cependant après une journée étouffante — nous étions en plein été — elle monta le soir prendre le frais. Je la saluai. Elle répondit fort gracieusement à ma politesse, mais sans témoigner le moindre désir de renouer conversation.

Quelques jours s'écoulèrent.... ma situation vis-à-vis de l'Espagnole restait la même.

Déjà on songeait à l'attérage.

Les dernières lueurs du crépuscule se mêlaient aux premières ombres de la nuit ; cependant on distinguait encore aisément les objets voisins. Le hasard me fit passer devant la chambre de dona Felicia. Elle en sortait. Appuyant un doigt sur sa bouche, d'un signe de tête elle m'indiqua l'intérieur de l'appartement. A peine me fut-il possible d'y lancer un regard.... elle ferma vivement la porte, et s'enfuit agitée et comme prise d'un remords soudain. Mes cheveux se dressent encore à ce souvenir. Dans un fauteuil, enveloppée dans une robe de chambre, gisait une forme humaine aux proportions athlétiques..... mais, une tête de lion, les yeux fermés, était posée sur les épaules... c'étaient bien la crinière forte et rude, la face retoutable du roi des animaux.

C'était là le mystérieux époux de la Vénézuelienne.

Et elle aimait cet être hybride, moitié homme, moitié bête féroce !... Elle l'aimait, il n'était pas permis d'en douter. Sa mélancolie avait évidemment sa source dans un invincible sentiment d'épouvante uni à un ardent amour. Quel accouplement !... d'une part les grâces de la femme, la pureté de l'ange ; de l'autre une affreuse création de la nature en délire.

Des cauchemars terribles m'obsédèrent toute la nuit. Je voyais dona Felicia dans la gueule d'un lion énorme, elle poussait des cris d'angoisse.... j'entendais ses os craquer.... le sang traversait sa robe blanche et coulait.... la féroce bête, ouvrant sa gigantesque mâchoire, la laissait retomber pâle, inanimée ; et, posant sur ce corps broyé sa griffe puissante, le lion mugissait d'une voix railleuse : Cette femme est à moi !.....

Je voyais encore la gracieuse Espagnole assise à demi-vêtue sur les genoux de son étrange mari, il pressait sur sa poitrine sa taille fine et souple. Elle, souriante et amoureuse, enlaçait de son bras arrondi le cou du monstre, caressait de sa main blanche, effilée, la crinière de cet être sans nom et posait ses lèvres sur son mufle horrible...

J'attendis le jour avec une impatience fiévreuse.

J'allai trouver le docteur à son lever.

— Mon cher ami, lui dis-je, j'ai peur d'être devenu fou. La folie est contagieuse. Peut-être ma sympathie pour notre passagère a-t-elle dérangé mon cerveau.

Et je lui fis avec embarras le récit de mon aventure de la veille.

— Madame de la Rua, me répondit-il, vous a donné une grande marque de confiance et d'amitié. Je vous ai promis le mot de cette énigme à notre arrivée, un peu de patience. Surtout admirez cette noble victime de l'amour et de la fatalité.

Les derniers moments de la traversée me devinrent insupportables. Mon penchant pour dona Félicia tournait à l'amour exalté.

Le démon de la jalousie me rongeait le cœur... Si encore j'avais été jaloux d'un homme... Jour et nuit, j'étais poursuivi par l'image de cette radieuse beauté tout imprégnée d'amour et de mélancolie... flétrie par de hideux baisers, souillée par de dégradantes caresses.

Je pensais par moments avoir été la dupe d'une épouvantable hallucination. Cependant j'avais vu, positivement vu... Cette fois l'ange était bien enchaîné à une bête féroce. Mais il ne s'agissait plus d'une théorie mystique, j'avais sous les yeux une affreuse réalité.

La pensée de me séparer de madame de la Rua me de-

venait de plus en plus pénible ; pourtant, je le sentais, cette étrange personne tenait, aux dépens de mon repos, une place beaucoup trop grande dans mon cœur.

Enfin nous arrivâmes à Saint-Nazaire.

Au milieu de l'agitation produite par le débarquement des passagers, la Vénézuelienne vint à moi, et me tendit la main... je sentis une pression amicale, un regard d'une ineffable douceur accompagnait ce témoignage d'affection. Elle descendit à sa cabine et reparut au bras d'un homme de haute taille enveloppé dans un manteau, les bords d'un large chapeau tombaient sur sa figure couverte d'un voile. Les deux époux montèrent en voiture et partirent au grand trot.

Je me sentis des larmes dans les yeux.

Je priai le docteur de tenir sa promesse.

— Monsieur de la Rua, me dit-il, cavalier fort distingué d'ailleurs, est malheureusement mulâtre par le côté maternel. La race africaine est fort sujette à la lèpre ; il reçut de sa mère ce fatal héritage. Peu après son mariage, Don José ressentit les premières atteintes de la maladie ; elle se présenta sous une de ses formes les plus curieuses, la lèpre léonine. Le visage prend alors l'apparence de la face du lion , et cette ressemblance est souvent assez grande pour faire illusion dans une demi-clarté. Dona

Félicia est une de ces créatures d'élite qui n'aiment qu'une fois et pour toujours ; mais torturée par la lutte de l'amour et d'une répulsion bien naturelle, peu à peu elle a perdu la raison. Don José se rend à Paris chercher une guérison impossible.

Cette explication si simple me fit descendre des hauteurs du merveilleux... Mais pendant longtemps je restai sous le poids de pensées chagrines ; et je tombais dans une profonde tristesse en songeant à cette angélique créature vouée aux immondes caresses d'un lépreux.

L'AMITIÉ ÉTERNELLE

L'AMITIÉ ÉTERNELLE

L'amitié de l'homme va jusqu'à la femme,
comme l'amitié du chien va jusqu'à l'os.

Mon cher ami,

Je comprends parfaitement ton chagrin de voir ta sœur Herminie prendre le voile. Quant à moi, je ne puis te le cacher, je suis heureux et fier de la voir renoncer au monde. Tu attendais mon retour de Cochinchine pour me la donner. Cette union, aujourd'hui impossible, fut longtemps le plus doux de mes rêves. Crois-le bien,

je ne suis pas poussé par des raisons frivoles à briser une félicité certaine pour m'ensevelir au fond d'un cloître. Quand tu auras lu ce triste et fidèle récit, dernier adieu au monde, tu me pardonneras.....

Ainsi que je te l'avais annoncé, je quittai Saïgon sur le beau transport l'*Elorn* pour effectuer mon retour en France; la traversée s'annonçait sous d'heureux auspices quand nous fîmes escale à Maurice.

Le commandant autorisa l'embarquement d'un Français, monsieur de Mérillac, marié depuis quelques années à mademoiselle Anna de Lamare, fille unique, orpheline fort riche appartenant à la plus haute aristocratie de l'île. Comment Anna, si bien dotée de fortune et de beauté, avait-elle épousé un aventurier sans fortune et sans moralité, ayant l'unique mérite de bien tirer l'épée?... Cette femme impérieuse ne voulait point avoir un maître dans un mari; elle entendait vivre, à sa guise, de luxe, de musique et de liberté. Plus tard, je compris l'odieux rôle de monsieur de Mérillac par ce mot plein de dépravation échappé à la belle créole pendant notre courte intimité : L'important pour une personne de notre monde est de rester toujours une femme distinguée, c'est-à-dire, d'être riche, musicienne, de s'habiller avec goût et d'avoir un mari prêt à clore la bouche aux insolents.

Monsieur de Mérillac, libertin sans cœur, avait entièrement accepté la condition vile que l'altière Anna lui avait imposée. Le cigare, le rhum et la servante de sa femme, fort jolie négresse, l'absorbaient entièrement.

A la grande joie de tous, notre passagère emportait avec elle un excellent piano. Depuis quatre longues années, le gong, le tam-tam et le clairon composaient notre musique habituelle. Dès notre premier repas, madame de Mérillac se montra fort libre :

— Je n'ai point sollicité, messieurs, dit-elle, un passage sur votre navire pour être une cause de gêne et d'ennui ; une table de jeunes gens et d'officiers ne peut être le réfectoire d'un couvent.

Après le dîner, la créole se mit au piano ; pour nous donner un gage de sa sincérité ou pour agacer notre passager, le père Legoff, elle débuta, en riant, par une chanson irréligieuse ; ensuite elle attaqua les morceaux des grands maîtres. Sa voix de contralto avait des notes vibrantes à donner le frisson. Elle chantait en actrice consommée : timbre, expression, pose, geste, regard, tout en elle formait une sublime harmonie. J'étais sous le charme de son exaltation communicative quand mes yeux rencontrèrent les siens ; je sentis une flamme par-

courir tout mon corps. Ervioux, notre ami d'enfance, la contemplait dans une véritable extase. J'eus, en ce moment même, le pressentiment d'un malheur.

— Du courage, me dis-je, ou tu es perdu.

Oui, en effet, j'étais pris dans les engrenages d'une horrible fatalité. La fatalité n'est pas un vain mot, c'est une sombre et terrible réalité; nulle puissance humaine ne peut lutter contre elle... Pour la vaincre, il faut le secours de la force suprême, du maître de la fatalité.

Tu sais combien la famille d'Ervioux était liée avec la mienne. Toutes deux, de vieille origine brestoise, comptaient d'excellentes relations depuis nombre d'années. Nous avions été élevés ensemble, et notre affection s'était resserrée en Cochinchine dans de fréquentes expéditions. Nous avions souvent bu au même verre, et dormi côte à côte dans mainte pagode sur le même lit de camp. Cette amitié était devenue pour moi un devoir sacré, le jour où il sauva ma canonnière échouée devant un fort. Le petit navire penché sur le côté ne pouvait faire feu de son énorme pièce. Nous étions à la merci de nos ennemis. Les premiers boulets avaient brisé nos embarcations; c'était notre seule ressource ; avec elles, nous eussions pu tenter de débarquer et d'emporter la batterie. Le mât s'inclinait à demi brisé , nos tentes mitraillées ressem-

blaient à de vieilles loques; sur notre faible équipage trois hommes étaient tués, quatre blessés... grâce à la maladresse de nos adversaires, notre agonie pouvait durer longtemps encore, mais nous étions voués à une mort certaine et sans gloire. Heureusement, Ervioux faisait une reconnaissance dans les environs avec un détachement de fusiliers marins et fit évacuer le fort à la baïonnette.

Ce jour-là, les larmes aux yeux, je lui jurai, quoi qu'il advînt, une amitié éternelle.....

. . . . . .

Je m'arrachai avec effort au charme de la dangereuse beauté d'Anna et de sa voix enchanteresse. Le père Legoff, exaspéré par sa chanson impie, me dit avec colère :

— Si nous n'avons pas le diable à bord, à coup sûr, il n'est pas loin... Cela finira mal.

— Père, si le diable est assez malin pour se faire aussi jolie femme, il a certainement beau jeu.

— Vous plaisantez... vous avez trouvé fort agréable d'entendre cette dame railler notre sainte religion. Avec elle l'esprit de tentation est venu, et la malédiction est proche..... Je voudrais me tromper, ajouta-t-il avec plus de douceur, car si j'ai peu de sympathie pour cette étrangère, j'ai à bord de bons amis.

Je quittai le missionnaire étant peu disposé à écouter un sermon ; mais, comme lui, je couvais de sombres pensées.

Immédiatement je compris combien l'âme tendre, aimante et douce d'Ervioux courait de dangers. Malgré l'émotion profonde qu'avait provoquée en moi le maudit regard de madame de Mérillac, j'espérais lui résister mieux. Une étrange ressemblance avec Herminie me la rendait redoutable ; il me fallait bien de l'énergie pour lutter avec succès.

. . . . . .

. . . . . .

Je faisais le quart de quatre heures à huit heures du matin ; sur les navires de guerre, c'est le quart du second. Le jour se levait, et j'aspirais avec délices le sain et frais vent de mer. Nous avions toutes voiles et brise ronde. Le grand transport, mollement bercé par la longue et paresseuse houle des alizés du Sud, traçait rapidement dans l'eau un sillon d'écume. Le père Le Goff toujours levé de bonne heure vint me trouver.

C'était le paysan breton resté étranger aux idées modernes. Des arides bruyères de ses montagnes il était allé au séminaire, du séminaire en Cochinchine. Depuis vingt années, souvent sans feu ni lieu, il avait été entièrement

absorbé par les soins de son rude apostolat. Les médecins l'envoyaient en France guérir une grave maladie de foie ; pour le décider à partir, il avait fallu toute l'autorité de l'évêque.

— Voilà un temps magnifique, mon père, ne sentez-vous pas se rafraîchir ce vieux sang brûlé par le soleil de Cochinchine... n'êtes vous pas mieux?

— Oui, la vie revient... Ah! il m'en a bien coûté, croyez-le, de me séparer de ma petite chrétienté... J'ai bien fait, je commençais à n'être plus bon à rien... mais je me rétablirai vite ; je pourrai bientôt retourner au milieu de mes néophytes... et cette fois ce sera pour y attendre l'appel de Dieu.

— Je comprends très-bien, mon père, votre chagrin de vous séparer de votre famille spirituelle, mais, pourquoi ne point vous consoler en songeant un peu à votre famille bretonne, à votre vieille mère? Ne vous faites-vous pas un plaisir de lui raconter les dangers et les misères de vos pénibles missions?

— Pauvre mère!... nous nous étions fait, en pleurant, des adieux éternels... Le dernier courrier m'a donné de sa santé les meilleures nouvelles, malgré son grand âge. Nous n'avions pas de correspondance régulière avant l'occupation française, à peine pouvait-elle m'écrire tous

les ans... Puisse le bon Dieu m'accorder la grâce de la revoir encore... Ah ! la joie du retour est bien mêlée de crainte...

— Vous pourrez la revoir encore, mon Père... un peu de courage et nous saluerons le feu d'Ouessant... N'est-ce pas qu'on les aime, quand on est breton, ces vieilles côtes pelées où les Korigans dansent dans la bruyère ?

— Cela vous fera rire, incrédule, mais rien ne me l'ôtera de l'esprit : attardé le soir à rentrer les vaches, j'ai vu près d'un dolmen danser plusieurs de ces méchants petits nains. Je m'enfuis à toutes jambes, faisant des signes de croix et implorant la Vierge.

— Illusion, mon père, illusion de la nuit... bientôt les chemins de fer vont traverser la Bretagne... les Korigans, les diables et les sorciers prendront le premier train et ne reviendront plus.

— Vous ne croyez point au diable... Puisse Dieu ne point lui permettre de vous exposer à des tentations trop fortes ; privé de l'appui de la prière vous succomberiez infailliblement.

— Père, sérieusement, le démon prend-il quelquefois la figure d'une jolie femme ?

— Vous raillez encore, et cependant cela s'est vu. Des femmes fort belles ont signé avec l'esprit du mal des

pactes terribles. Elles étaient alors bien redoutables, joignant à leurs propres artifices toute la malice de Satan.

Le père me laissa et je me plongeai, avec un certain frisson, dans le sombre problème posé par la grande figure du génie des ténèbres.....

J'entendis près de moi un bruit léger.

Madame de Mérillac me regardait avec ses grands yeux bruns, visiblement disposée à lier conversation. Je la saluai gravement; et, sans lui donner le temps de m'adresser la parole, je m'enfuis, feignant d'être appelé par les besoins de mon service.

Mon quart terminé, enfermé dans ma chambre, je fredonnai quelques airs, en faisant ma toilette, pour donner le change à mon inquiétude.

Au déjeuner, madame de Mérillac me dit d'un ton souverainement gracieux et calin :

— Vous êtes musicien, lieutenant ?

— Non, madame, nullement.

— Vous chantez avec goût, il y a de l'étoffe dans votre voix, vous devriez la cultiver... j'ai quelques duos véritablement faits pour vous.

— Veuillez être assez bonne, madame, pour m'excuser. J'ai beaucoup d'occupations. Mais mon ami Ervioux a une

fort jolie voix de ténor ; ce sera un bonheur pour lui de vous accompagner.

Anna me fit une petite moue, puis se retournant vers Ervioux avec un charmant sourire :

— Vous acceptez, Monsieur ?

— De tout mon cœur, répondit-il en rougissant.

Pendant le repas, madame de Mérillac mit une véritable insistance à m'adresser la parole, je lui répondis avec une grande réserve.

Dans la soirée, notre passagère se mit au piano avec Ervioux. Elle fut admirable. Son teint avait un éclat merveilleux ; dans son animation musicale ses cheveux s'étaient à demi dénoués ; elle tenait à la fois de la pythie, de la sirène et de la bacchante. Elle se penchait sur notre ami, l'enveloppant de regards embrasés.

Le Père, malgré lui, était sous le charme. Madame de Mérillac faisait vibrer en son âme des cordes assoupies. Pour la première fois, ce paysan austère entendait cette musique d'opéra si dangereuse, si sensuelle ; et il l'entendait exprimée par une brillante cantatrice, par une femme pleine de séduction. Cependant, il n'était pas assez artiste pour en saisir toutes les beautés ; il suivait avec étonnement et pitié les ravages du poison dans le cœur d'Ervioux. Notre ami ému, semblait, par moments, prêt à

perdre connaissance sous la flamme des yeux étincelants de la ravissante créole.

— Cette femme a là un étrange pouvoir, dit le Père.

— Ah ! nous allons en revenir aux sortiléges.

— Pourquoi non ?

— Une musicienne d'un immense talent, belle et coquette tourne la tête à un jeune homme, cela me semble fort naturel.

— C'est possible, mais le contraire est possible aussi.

La ressemblance de madame de Mérillac avec Herminie m'importunait. Je lui en voulais d'avoir les traits de la seule femme que j'ai réellement aimée ; et cependant, malgré ma répulsion instinctive, elle avait sur moi une influence funeste. Herminie, Herminie seule, avait encore à elle tous les élans tendres et généreux de mon cœur... mais Anna avait pris sur mes mauvais penchants un dangereux empire. J'étais menacé d'une passion fiévreuse, toute sensuelle, toute d'imagination.

L'honnête et brave nature d'Ervioux se transformait, il devenait, inquiet, morose. Nous avions toujours d'excellentes relations ; mais, malgré moi, un sentiment inavoué de jalousie me rongeait le cœur. Cette femme maudite avait tellement assis sa domination sur mes plus détesta-

bles instincts, que déjà j'étais descendu aux bassesses de l'espionnage. Je m'étais assuré, avec une méprisable joie, du séjour continu de mon ami dans les régions éthérées de l'amour platonique.

Monsieur de Mérillac nous avait beaucoup vanté ses talents de bretteur; un jour où la mer était belle, il sortit ses fleurets, et se mit en quête d'un adversaire. Ervioux, toujours complaisant, accepta la partie et fut vivement boutonné.

— Essayez-vous donc avec mon mari, me dit Anna qui suivait la scène avec intérêt.

— Merci, madame, veuillez m'excuser.

— Bien tenir une épée est cependant une chose de première nécessité pour un galant homme.

— Le courage est souvent plus redoutable que l'adresse.

— Vous avez peur d'être battu.

La garde de monsieur de Mérillac se prêtaità un coup peu usité dont j'avais une grande habitude. Piqué de l'insistance d'Anna je répondis avec humeur :

— Je serai battu... j'en conviens. Mais le premier coup sera pour mon adversaire; or, c'est là l'important.

— Mon ami, dit à son mari madame de Mérillac avec un peu d'aigreur, le lieutenant se fait fort de vous toucher du premier coup.

A peine en garde je portai à mon adversaire un coup si violent que le fleuret se rompit.

— Vous avez la main dure, dit notre passager avec une colère mal dissimulée ; je n'ai plus de lame montée, il me faut me passer de la revanche.

J'en étais fort aise.

En Cochinchine nous vivions le révolver au côté, nous tirions très-souvent pour ne pas laisser vieillir les cartouches ; je demandai mon révolver, et j'abattis un damier, au plumage blanc et noir, qui nous signalait l'approche du Cap de Bonne-Espérance. Ceci, me dis-je en moi-même, fera réfléchir notre bretteur.

Je dois en partie mes malheurs à cette forfanterie.

. . . . . .

. . . . . .

Après quelques jours de relâche au Cap de Bonne-Espérance nous fîmes route pour Gorée. Notre passagère reprit son rôle de coquette avec une nouvelle ardeur. Soir et matinon la voyait vêtue d'un simple peignoir, dans la journée elle faisait toujours une toilette très-recherchée et tout-à-fait hors de saison à bord d'un navire ; on le lui pardonnait, l'éclat du luxe allait si bien à sa beauté... Malgré la suite funeste de ses coquetteries, je puis encore à peine me défendre aujourd'hui d'un frisson de volupté, en son-

geant à ce pied mignon si à l'aise dans un tout petit soulier mordoré, à cette jambe fine, qu'elle montrait si volontiers avec une constante préoccupation feinte de la dérober aux regards.

Le matin, après mon quart, s'il m'arrivait en faisant ma toilette de fredonner un bout de romance ou d'opéra, j'étais sûr d'entendre madame de Mérillac m'accompagner à demi-voix. De nouveau, elle m'avait prié de chanter. Ervioux était sans doute un charmant ténor, mais pour ses morceaux de choix, il lui fallait, prétendait-elle, un baryton. J'opposai des fins de non recevoir parfaitement aimables, mais non moins formelles. M'exposer à un pareil danger c'eût été me perdre; déjà la lutte m'était devenue bien pénible.

Anna avait pris notre missionnaire tout à fait en haine, et ne ménageait guère ses sarcasmes contre lcatholicisme et les gens d'église. Ervioux, malgré des sentiments religieux très-prononcés, se joignait à elle, tant il était sous sa domination.En dépit de mon affection et de ma grande estime pour le Père, mon déplorable scepticisme me portait trop souvent à me mettre de la partie. Il en résulta peu à peu de la froideur entre le missionnaire et moi ; surtout à la suite d'une conservation où je raillai sans ménagement

son entêtement à soutenir que madame de Mérillac pourrait bien être en relation avec l'esprit du mal.

Ce fut un grand malheur. Je me trouvai livré à moi-même. Ervioux avait remarqué les agaceries d'Anna, il lui en restait un grand fond de jalousie. Nous causions rarement ensemble, et nos paroles tournaient toujours à l'aigre. Le commissaire, mon confident et mon conseiller, était fréquemment malade ; or, dit l'Écriture, il est mauvais que l'homme soit seul.

Nous approchions des régions tropicales. Je m'étais vainement couché. La chaleur, un certain malaise m'obligèrent à monter sur la dunette. Ervioux et notre passagère causaient dans l'obscurité. J'allais m'endormir enveloppé dans mon manteau, quand mon attention fut éveillée par mon nom prononcé à voix basse. Ervioux disait :

— Permettez-moi, madame, de vous parler avec franchise. Il vous est loisible de coquetter à votre guise avec moi ; mais ne vous attaquez point au caractère violent et sombre du lieutenant. Il lutte difficilement contre vos agaceries; vos caprices le trouveront rétif et vous serez cause de quelque malheur.

Elle répondit :

— Ses allures de bête sauvage me plaisent. Vous

êtes tous de vrais moutons, vous en tête ; il n'y a nulle satisfaction à vous affoler.

Les deux causeurs s'aperçurent, sans doute alors, de ma présence, car ils changèrent de sujet et se séparèrent peu après.

. . . . . .

. . . . . .

Le lendemain, avant le jour, nous eûmes dans le charbon un commencement d'incendie. On s'en rendit maître sans trop de difficulté. La vapeur d'eau, la fumée, la poussière charbonneuse m'avaient entièrement souillé ; mais l'excitation du travail et la joie d'avoir bien conduit cette opération donnaient peut-être à ma physionomie une animation inaccoutumée. Je rendis compte au commandant en quelques mots de ce qui s'était passé ; au moment où je le quittai madame de Mérillac lui dit doucement, mais avec le désir que je l'entendisse :

— Il est vraiment beau ainsi, votre lieutenant.

Enfermé dans ma chambre, je faisais des ablutions bien nécessaires, quand Anna, assise près de ma porte, se mit à chanter une de mes romances aimées. Elle y mit une expression de tendresse dont je fus ému malgré moi. Et cependant, je ne l'ignorais pas, si mon émotion

faisait beaucoup d'honneur à son talent elle n'en faisait guère à sa sensibilité. La musique transformait cette femme profondément artiste ; son regard si merveilleusement imprégné de volupté se voilait à volonté... la coquette devenait une douce et pure enfant ; je croyais voir Herminie.

Au déjeuner, la créole me couva de ses ardentes prunelles, et malgré moi, je m'abreuvai de poison.

Après le repas, je fumais, en proie à une agitation fébrile, quand elle vint vers moi, et me dit avec un charmant sourire :

— Eh bien, lieutenant, sans vous nous étions rôtis.

— N'en croyez rien, madame. Il nous est arrivé un accident de mer journalier ; rarement il atteint des proportions sérieuses. Veuillez donc bien ne point m'adresser des éloges immérités.

Je saluai, bien décidé à éviter un tête-à-tête. Ce fut mon dernier effort.

J'occupais sur le pont une fort belle chambre isolée du carré des officiers. Au fond, à l'abri des regards, près de ma table de travail, se trouvait un excellent fauteuil. J'étais plongé dans la lecture du *Cosmos* de Humboldt, quand, à mon grand étonnement, je vis notre passagère entrer et se jeter dans le fauteuil avec une aisance par-

faite. Après avoir joui de ma surprise elle me dit d'un air narquois :

— Lieutenant, il faut que cela finisse ou je me mettrai définitivement en colère... c'est un parti pris, vous ne voulez pas causer avec moi ; vous me fuyez comme la peste... on dirait que je vous fais peur.

— Oui, madame, vous me faites peur.

— Je ne suis pourtant pas si horrible, dit-elle en baissant les yeux et arrangeant sa robe de manière à montrer son petit pied.

— Vous êtes fort charmante, madame. Redouter votre beauté, n'est-ce pas lui rendre hommage ?... Pourquoi m'en vouloir de mes efforts à repousser votre joug ?... Vous ne manquez pas d'adorateurs...

— Certes non. Je ne sais comment, mais, sans y penser, je leur ai mis à tous la cervelle à l'envers.

— Et je manque à mes devoirs les plus sacrés en essayant de conserver la mienne ?

— Sans doute.

— Vous avez à vos pieds braves cœurs, jeunesse et gaieté... que puis-je être pour vous ? Je suis un esprit sombre, un travailleur morose. Faites-moi, je vous en prie, a grâce de m'abandonner à la poudre de mes bouquins...

— Je n'en ferai absolument rien... ne le comprenez-vous pas?... vous arracher à vos maudits livres, c'est une victoire. Votre ami Ervioux est précieux pour porter un tabouret, chercher un mouchoir égaré, faire sa partie dans un duo ; mais il devrait avoir une houlette et faire l'amour avec les bergères de Florian. Les autres valent moins encore ; votre commandant, par exemple, d'ailleurs fort galant homme, a un petit tas de cendres à la place du cœur.

— Ervioux est une nature tendre que vous méconnaissez ; la douceur n'exclut point en lui l'énergie. Je l'ai vu à l'œuvre, et un sabre nu lui va mieux qu'une houlette enrubannée.

— Que voulez-vous ?... Il me semble fade. Mes amoureux m'ennuient avec leurs perpétuels compliments, le commandant tout le premier ; il a le poli, le brillant de la glace, mais il en donne le froid. Vous, j'imagine, vous devez comprendre la passion.

— Du moins j'aime avec passion, répondis-je en jetant un regard sur ce portrait d'Herminie que tu m'envoyas en Cochinchine.

— Tiens, dit-elle avec étonnement, comme elle me ressemble...

— C'est selon...

— Ah ! une épigramme.

— Non, madame, ce n'est point une épigramme. Cette jeune fille n'a point votre éclatante beauté, mais elle a la bonté d'un ange.

— Vous êtes dur dans vos appréciations.

— Je suis franc... n'ai-je point fait l'éloge de vos toutes puissantes séductions ?

— Vous avez raison ; en effet, je ne suis pas absolument bonne... mais je puis aimer... à ma manière... et croyez-moi, je saurais, au besoin, payer un homme de son amour...

Son bras posé sur la table sortait à demi nu de sa large manche... son visage était animé... la volupté jaillissait de ses yeux... Me voyant muet et sous le charme, elle reprit :

— Oh ! je le sais, vous aimez déjà. Quand vous travaillez, la plume vous échappe des mains, et vous tombez devant cette image dans une adoration béate... Aimez-la, aimez-la, je ne suis point jalouse...

Et sa figure exprimait une inquiétude et un chagrin admirablement joués.

— Et vous aussi, je vous aime, m'écriai-je, vaincu enfin.

— Ne le sais-je point, dit-elle souriante, vous luttiez vainement.

Je lui saisis la main. Elle me l'abandonna et se leva en me pressant doucement les doigts. Arrivée à la porte de ma chambre, elle se tourna vers le portrait d'Herminie :

— Je lui ressemble trop pour n'être pas aimée.

Je m'abandonnai d'abord à une folle ivresse... bientôt suivie de saines réflexions... Qu'y avait-il, en moi, pour attirer madame de Mérillac ?... Une jeune fille comme Herminie pouvait me rendre affection pour affection, dévouement pour dévouement; sa nature aimante sympathisait avec une nature honnête... Mais quel lien était possible entre moi et cette femme artiste et coquette ?... Serais-je même pour elle un caprice de quelques instants, un jouet brisé après un moment de distraction ?... Elle avait été peu touchée des hommages de sa cour, mes yeux d'Argus en avaient acquis la certitude. L'ennui la dévorait ; sans doute elle souffrait de voir tous ces cultes vivre paisiblement côte à côte. C'étaient bien des amas de poudre, mais de poudre inerte ; peut-être avait-elle confiance en mon caractère pour y mettre le feu ?...

Dans ma position une intrigue était bien difficile. On

venait me déranger à toute heure ; ma chambre était de verre, et l'on entrait chez moi comme dans un moulin.

Ervioux me préoccupait vivement... j'avais une véritable frayeur de me laisser entraîner dans une odieuse querelle. Ma résolution étant bien arrêtée de mettre fin à cette aventure, je pris la plume et j'écrivis :

« Madame, je cherche vainement la raison de votre con-
« duite à mon égard. Mes efforts pour échapper au charme
« de votre beauté, de votre voix sans égale, ont pu exciter
« votre courroux... Mais vous le savez maintenant, mon in-
« différence apparente était une crainte bien réelle de vos
« irrésistibles séductions. Je vous redoute aujourd'hui
« plus encore... Je vous en supplie, laissez-moi. Je souffre,
« vous devez être satisfaite. Si j'ai essayé d'échapper à
« votre joug, vous êtes bien vengée... Je suis aussi mal-
« heureux que vous pouvez le désirer. Laissez-moi, je
« mérite quelque pitié. »

Le lendemain matin, je lui fis tenir ce billet par sa négresse, évidemment habituée à de pareils messages.

Pendant le déjeuner j'évitai ses regards, lui répondant à peine. Puis, feignant d'être indisposé, je m'enfermai tout le jour. Le soir venu, je me réfugiai chez le commissaire couché et souffrant. Quand je rentrai chez moi, il était

déjà tard ; trop agité pour m'endormir encore, j'allumai ma bougie dans l'espoir de trouver un peu de calme dans le travail.

Tout à coup j'entendis un bruit léger... Le rideau de ma porte s'entr'ouvrit. A ma grande surprise, Anna entrait sur la pointe du pied et se jetait toute rouge dans le fauteuil. Elle se cacha un instant le visage de son éventail, puis le fermant avec vivacité :

— Vous ne voulez pas m'aimer... mais, je veux être adorée, moi... M'entendez-vous ?

Son dépit la rendait ravissante.

— Ne suis-je point belle ?... un sauvage se mettra impunément en tête de me fuir !... Je le lui prédis, dit-elle, vraiment fâchée. Je tiendrai son cœur dans ma main, et j'aurai la joie de le torturer...

Elle agitait son éventail avec des mouvements brusques. La bougie posée près d'elle s'éteignit... Je saisis sa main et l'attirai vers moi, mon bras enveloppa sa taille et mes lèvres rencontrèrent les siennes.

— Je vous en supplie, dit-elle, rallumez vite !... Mon Dieu que va-t-on dire !...

J'obéis, car je devinais bien des yeux aux aguets.

— Vous avez abusé, reprit-elle confuse.

— Vous l'avez bien un peu voulu.

— Peut-être... mais vous m'appartenez maintenant.

Elle se leva à ces paroles et disparut en souriant.

Sa voix merveilleuse se fit entendre au piano. Après un solo elle appela :

— Monsieur Ervioux ?

— Que voulez-vous de moi, madame ? répondit le jeune homme.

— Venez m'accompagner, dit-elle avec une intonation caressante.

— Je n'ai guère le cœur à chanter.

— Allons, venez, vous êtes un enfant. Mettez-vous près de moi. Je me sens en bonne disposition. Nous allons faire d'excellente musique.

Ervioux ne sut résister à la sirène. Dès les premières notes il était retombé sous le charme.

Le lendemain était le jour du passage de la Ligne. Madame de Mérillac me dévoila en cette circonstance toute sa méchanceté. Des matelots lui avaient emprunté des vêtements pour la fête ; elle en profita pour les pousser, dans l'intention de blesser le Père, à reprendre la cérémonie de la messe supprimée depuis longtemps. L'équipage ne demandait pas mieux. Je promis de tolérer cette indigne comédie. Anna se délectait, à mon bras, de cette farce de mauvais goût. Au fond, j'étais indi-

gné, et cependant j'eus la faiblesse de me réjouir avec elle.

Après les baptêmes, j'allai vers le missionnaire.

— Oh, dit-il, les larmes aux yeux, comment des chrétiens peuvent-ils pousser si loin le sacrilége? cela nous portera malheur.

— Père, ce sont des enfantillages... les matelots sont de grands enfants.

— Je les plains et ne leur en veux pas... Je ne vous en veux même pas et cependant vous êtes bien coupable... Je sais d'où le coup est parti. Cette maudite femme ensorcellera tout le monde... Quant à vous, vous n'êtes plus un homme, vous êtes son esclave...

— Pardonnez-moi, mon Père, j'ai un regret sincère de vous avoir offensé.

— Vous avez offensé Dieu, ce qui est plus grave. Quant à moi, je vous pardonne et je vous pardonnerai encore... car tout n'est pas fini.

Je rentrai chez moi fort mécontent de ma personne. Madame de Mérillac parut un instant après.

— Je ne me serais jamais cru si lâche, lui dis-je brusquement, et jamais je ne vous eusse soupçonnée si méchante.

— Vraiment ! A la bonne heure. Vous me plaisez. J'entends toute la journée des galanteries ; au moins avec vous, il n'y a pas à redouter ces fadeurs... D'où me vient cette gracieuse épithète ?

— Je me hais et me méprise... J'ai offensé, grâce à vous, un homme âgé, vénérable, et raillé des mystères respectables.

— Vous voilà devenu bien religieux.

— Je vous hais.

— Et moi je vous aime.

— Si je vous croyais...

— Êtes-vous entêté !... je vous dis que je vous aime...

— Puis-je le penser ? vous nous jouez tous ici... et à chacun de nous vous en faites autant accroire.

Elle rougit.

— Vous me jugez mal. Je suis heureuse d'être entourée d'adorateurs. Cela m'amuse de les voir mendier un regard, passer du découragement aux joies de l'espérance, de l'ivresse à la crainte. Mais, je vous le dis, du fond du cœur, je vous aime.

— Eh bien, prouvez-le-moi.

— Comment vous persuader, incrédule ?

— Une seule preuve me convaincra.

— Allons, voyons, laquelle ?

— Assez de faux-fuyants... Tout ou rien...

Elle baissa la tête, réfléchit un moment. Enfin elle releva son visage; il exprimait beaucoup de résolution, un peu de mélancolie, une légère teinte de mépris.

— A quelle heure se couche la lune? fit-elle.

— A minuit.

— Vous ne fermez pas votre porte ?

— Non, je tire seulement le rideau.

— Ne m'avez-vous point dit qu'à minuit, aujourd'hui, c'était l'anniversaire de votre naissance ?

— Oui, madame.

— C'est une date facile à retenir.

. . . . . .

. . . . . .

A l'exception du Père et de quelques passagers, nous dînions ce jour-là chez le commandant; il mit à sa droite la belle créole. Un riche collier de perles ornait son cou, peut-être un peu long , mais admirablement attaché à des épaules tombantes. Elle avait jugé ses cheveux brun-clair assez beaux pour dédaigner d'y mettre un ornement. Un bracelet de velours noir retenu par une agrafe de gros diamants était sa seule parure. Le désir de briller l'anima bientôt, et ses récits firent plus d'honneur à son

esprit qu'à sa moralité. Son mari buvait imperturbablement.

Elle vidait volontiers son verre... l'excitation du vin donnait à son visage une expression plus sensuelle encore. Le commandant fut en butte à ses attaques. Elle se penchait mollement vers lui, le magnétisant de regards voluptueux ; notre chef, assez froid d'ordinaire, échauffé par la table, s'abandonnait à ses agaceries. Ervioux était comme un marbre. Je me croyais en proie à une odieuse hallucination.

Le repas terminé, elle prit le bras de son heureux voisin, pour assister au bal de l'équipage.

Le navire glissait doucement sur l'eau, poussé par une brise légère. Le premier croissant de la lune éclairait la mer de sa douce lueur, effaçant au ciel les petites étoiles et tempérant l'éclat des constellations majeures. Nous fuyions la Croix du Sud ; un œil exercé soupçonnait devant nous la Polaire.

Le pont offrait un aspect bizarre. Les fanaux et les torches jetaient sur la scène une lumière rouge, vacillant avec les mouvements de roulis. Cinq cents hommes étrangement costumés se démenaient excités par des danses frénétiques. Il y avait tous les acteurs de la journée : le père la Ligne avec sa perruque de chanvre et sa barbe de

lin ; madame la Ligne, jeune fourrier imberbe à qui les vêtements de madame de Mérillac allaient à merveille ; les démons tout noirs de suie et bariolés de rouge ; l'astrologue et son bonnet d'évêque..... Le plus grand nombre des danseurs portaient des costumes orientaux, fruit des pillages de la campagne. Celui-ci avait le chapeau pointu en roseau et la souquenille bleue bordée de rouge de l'armée régulière d'Annam ; celui-là, le vêtement long et le turban des mandarins ; d'autres, de belles robes de soie bleue doublées du plus fin astrakan ; d'autres encore, le large pantalon et la blouse des Chinoises. Les chansons obscènes se mariaient à la musique démoniaque d'un orchestre improvisé.

Qui l'eût cru ? Dans peu d'instants, cette bande de forcenés allait retomber, sans mot dire, sous une discipline de fer.

Tout cela ne m'intéressait guère. Mes yeux suivaient madame de Mérillac ; appuyée sur le bras du commandant, penchée sur son épaule, elle l'effleurait de ses cheveux. Je n'étais plus maître de moi, et je me demandais, avec inquiétude, si le sentiment de l'obéissance militaire serait assez fort pour triompher.

L'orchestre se tut, hors d'haleine. Les gens ivres ronflaient déjà. Un coup de sifflet annonça la fin de la fête

et le retour des choses à l'état normal. Je rentrai dans ma chambre plein d'angoisses :

— Viendra-t-elle?... non sans doute, elle ne viendra pas... c'est étrange. Je la hais cette femme... en France il est un noble cœur qui bat pour moi, un ange qui dans ce moment prie pour moi peut-être..... Jamais je n'ai aussi bien senti tout le charme du chaste amour d'une douce enfant..... et cette enchanteresse maudite, que je méprise et que j'exècre, a le fatal pouvoir d'allumer en moi la plus dévorante jalousie... Oui, je l'abhorre cette dangereuse créature, et cependant, je ne l'attendrais pas avec plus d'inquiétude, si elle tenait en ses mains ma vie et mon honneur... Et si elle vient... Ervioux est de quart, je le sais, par moi-même, l'œil de l'amour peut percer les ténèbres.

Une ombre blanche écarta mon rideau..... Elle s'assit sur le bord de mon lit. Je la pris dans mes bras, elle tremblait.

— Dites encore que je ne vous aime pas, murmura-t-elle émue.

— Oh ! combien vous m'avez fait souffrir, cruelle !

— Vraiment, dit-elle en me prenant la main, vous avez la fièvre.

— J'ai cru devenir fou.

— Mais je suis près de vous maintenant... l'avez-vous payé trop cher!

— C'est l'anniversaire de ma naissance... je suis heureux d'être né!

. . . . . .

. . . . . .

Oui, ce fut le trente-troisième anniversaire de ma naissance... Ce jour-là, je vidai jusqu'au fond la coupe empoisonnée de l'amour.

Le lendemain, en la voyant si belle, je me demandais si je n'avais point fait un rêve. Ce fut bien, en effet, un rêve, ou plutôt un cauchemar. Et néanmoins, maintenant même, il me faut toutes les forces de ma raison pour maudire ce moment de faux bonheur si chèrement acheté.

Je n'avais pu lui parler encore, elle avait répondu à mon salut par une inclination hautaine. L'heure du déjeuner arriva. A peine daigna-t-elle tourner vers moi des yeux impassibles. Ervioux était pâle comme un condamné écoutant sa sentence; ses regards, irrités quand ils tombaient sur moi, se portaient vers madame de Mérillac avec un mélange de reproche et de tendresse. Le doute ne m'était pas permis, il savait...

Toute la journée Anna déploya beaucoup d'habileté pour retenir autour d'elle son cercle d'adorateurs. Elle eut seulement avec Ervioux un moment de tête-à-tête; le jeune homme lui parla avec agitation. Elle me sembla mettre dans ses réponses une dignité froide. Comment fit-elle? je ne sais. Mais à la fin de l'entretien notre ami était de nouveau sous le joug.

Je rôdais près d'elle, n'osant franchir la barrière dont elle s'était entourée. Elle feignait de ne point me voir. Je suffoquais, je formais les projets de vengeance les plus insensés. Mais quelle prise avais-je sur ce cœur de bronze, sur cette femme prête à braver le scandale, à m'accabler sous le ridicule ?...

Après le dîner elle se mit au piano avec la plus parfaite aisance. Ervioux l'accompagnait, il était radieux... Comment le dominait-elle ainsi ?

Quelle nuit je passai, dévoré par la fièvre de la colère et les feux de la volupté !...

Le lendemain, elle recommença les mêmes manœuvres... mais j'avais épuisé ce qui me restait de raison. La voyant seule avec Ervioux, je m'avançai vers elle. Les yeux de notre ami étincelèrent de haine. Je ne songeai point à lutter d'esprit avec elle, j'étais décidé à ouvrir brutale-

ment les écluses. Je ne savais que lui dire, elle m'évita l'embarras de l'entrée en matière :

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui, cher lieutenant, dit-elle en riant aux éclats, vous êtes sombre comme un orage?

— Il vous sied mal de railler, madame, vous devriez rougir.....

— Vous n'insulterez point une femme devant moi, dit Ervioux menaçant.

— A Gorée je serai à vos ordres. Mais Don Quichotte eût dû mieux choisir sa Dulcinée...

Madame de Mérillac agitant son éventail, laissa tomber ces dédaigneuses paroles :

— Ce monsieur est un vrai manant.....

— Manant si vous voulez; mais vous, madame, sous des dehors de duchesse vous cachez le cœur d'une fille de joie.....

— A Gorée ! dit Ervioux prêt à lever la main sur moi.

— A Gorée !

Anna se rendit au piano sans trouble, et fit entendre sa plus gaie voix de rossignol.

Malheur! malheur à l'homme subjugué par une femme corrompue !... Il perd le sentiment le plus élémentaire du devoir. J'entrevoyais à peine, dans le vague,

ma mère tremblante recevant une lettre bordée de noir..... Herminie en pleurs passait comme un nuage léger... pùis Ervioux baigné de sang, à qui je devais la vie et l'honneur et me disant pour dernière parole : Moi, je t'avais sauvé !!!... Toutes ces terribles visions duraient à peine. Il n'y avait plus place en mon âme pour de nobles pensées. C'était son image à ELLE, l'infâme, qui me poursuivait. La nuit je tendais anxieusement l'oreille, je croyais entendre le frôlement de sa robe contre le rideau entr'ouvert. Je la voyais s'asseoir en peignoir blanc sur le bord de mon lit.

. . . . . .

. . . . . .

Nous étions réunis à table quand la vigie signala Gorée. Madame de Mérillac me regarda émue; mes yeux lui répondirent : Je ne vous en veux pas, je vous aime plus que jamais.

J'eus la lâcheté de lui écrire :

« Madame, avant deux jours je serai mort ou j'aurai tué « mon meilleur ami. Je vous pardonne... mais s'il vous « reste un peu de pitié, laissez-moi vous dire combien je « vous adore, et vous presser une dernière fois sur un « cœur tout à vous. »

Peu après, elle tenait mon billet à la main, causant avec Ervioux, et riant à gorge déployée.

. . . . . .

. . . . . .

Mes deux témoins furent le commissaire et le docteur.

Ervioux prit un jeune enseigne de vaisseau et monsieur de Mérillac, ce qui donne la mesure de son honorabilité.

L'arme choisie fut l'épée.

J'avais des moments de repentir. Nos intermédiaires seraient sans doute arrivés à une réconciliation, si Anna n'eût tenu Ervioux si durement en laisse. Son mari d'ailleurs semblait peu désireux d'attacher le grelot et s'opposait de toutes ses forces à une solution pacifique.

Dès notre arrivée, une prétendue partie de plaisir fut projetée pour le lendemain. On devait aller à Hann, petite baie voisine, chasser et pêcher pendant que les hommes de la chaloupe feraient de l'eau. Pour être à l'abri de tout regard, il suffisait de s'avancer un peu dans un bois de baobabs voisin de la plage.

On partit de nuit.

Je songeai à ma mère, à la mère d'Ervioux, bonne vieille qui m'avait gâté dans mon enfance. J'avais honte des motifs du combat.

A l'aube nous croisions le fer.

Le sentiment de la conservation m'absorba.

A un instant donné, je ne sais comment, je me fendis et le fleuret pénétra sans résistance..... Ervioux laissa échapper son épée, la mienne avait pénétré jusqu'à mi-lame dans le foie.

Le Père Le Goff parut entre les baobabs. Il avait tout compris, et nous avait suivis dans une pirogue de noirs.

Le docteur retira l'épée..... secoua la tête... enveloppa dans un bandage Ervioux expirant, l'assit au pied d'un arbre, puis il dit au missionnaire qui l'aidait :

— Mon Père, ce sont vos secours dont il a besoin maintenant.....

Nous nous retirâmes à l'écart. Le mourant échangea quelques paroles avec le prêtre qui leva les mains pour le bénir.

— Votre ami vous pardonne, me dit-il avec solennité.

Suffoqué par la douleur, je pris la main d'Ervioux déjà froide... ses regards pleins de la plus exquise bonté se tournèrent vers moi ; ce fut à peine si je pus l'entendre murmurer d'une voix entrecoupée :

— Ma mère pourra-t-elle te pardonner comme je te pardonne ?... Cependant je suis aussi coupable que toi...

Ses yeux devinrent fixes. Il était mort...

Quand nous arrivâmes à bord, madame de Mérillac re-

gardait avec une curiosité indifférente quel était le survivant.

Le croiras-tu ? le lendemain je l'entrevis, et déjà elle essayait de me captiver par de tendres regards... Infamie !... Je m'enfermai à clef dans ma chambre me demandant avec horreur si je pourrais lui résister.

. . . . . .

. . . . . .

Nous étions partis de Gorée le soir.

A quatre heures du matin je pris le quart.

— Voilà, pensai-je, des éclairs dans l'est, nous allons avoir une tornade.

Nous étions à la vapeur et sans voiles, il n'y avait pas à s'en occuper.

Du côté de l'Afrique, je vis s'accumuler de grands nuages noirs. Le calme se faisait. Il n'y avait pas un souffle devent, pas une ride à la surface de la mer... peu à peu une houle énorme se levait... ses longues ondes se suivaient perpendiculaires à la route du navire... je n'ai jamais vu houle pareille... On eût dit une succession de montagnes à la croupe arrondie et parfaitement parallèles... Le ciel devint tout à fait sombre, d'un noir opaque, d'un noir de suie... la mer, au contraire, devenait blanche, lumineuse. On eût dit un lac de phosphore se perdant à

l'horizon. Ce spectacle était imposant. La brise ne se faisait point. L'air était étrangement lourd, immobile... Nous allions très-vite, et, quand l'avant du navire s'enfonçait dans la lame, le long de ses flancs montaient des gerbes d'eau étincelantes, pareilles aux flammes d'un feu pâle... Dans la machine une voix grinçante criait :

— Activez les feux ! activez les feux !...

Je regardai à travers les grillages superposés qui correspondent à la chambre des chaudières pour y donner de l'air... Je vis un grand nombre d'êtres tout noirs jeter le charbon dans les fourneaux à pleines pelles; les foyers ouverts les éclairaient de lueurs rouges. Ils étaient effrayants et se démenaient avec une agilité surhumaine. La voix grinçante répéta :

— Chargez les soupapes ! chargez les soupapes ! activez les feux ! activez les feux !

Et l'arbre de l'hélice tournait avec une rapidité sans nom.

Je voulus porter la main à la sonnette de la machine pour y donner des ordres... mon bras resta immobile.

Le navire dévorait l'espace.

Puis je vis une multitude d'ombres s'élancer dans les haubans et se répandre sur les vergues. En un instant la voilure fut établie. Il faisait un calme absolu à la hauteur

du pont. Cependant les voiles étaient tendues à déchirer, et la mâture craquait sous un violent effort.

Je voulus commander. La voix expira sur mes lèvres.

Et l'énorme vaisseau volait sur l'Océan avec une vitesse vertigineuse.

Je regardai derrière — à ce souvenir, mes cheveux se hérissent. — Ervioux éclairé d'une lumière inconnue tenait le gouvernail. Ses yeux étaient fixes, sa pâleur horrible, sa chemise toute rouge... Un fleuret le traversait, le sang suivant la lame tombait goutte à goutte par la poignée...

Puis deux bras s'enlacèrent autour de mon cou, je sentis sur mes lèvres un baiser de feu... c'était ELLE... en peignoir blanc, comme au jour maudit où je la crus à moi.

— Oh! je t'aime, je t'aime, dit-elle d'une voix douce.

L'effroi, l'horreur, l'amour déchiraient mon âme, ma chair frissonnait.

Devant moi j'aperçus une lueur rougeâtre... elle grandit avec rapidité... et sur le fond noir du ciel se dessina la croupe enflammée d'un volcan... un silence de mort régnait sur les eaux et dans l'espace... aux pieds de la montagne embrasée s'étendait une bande de récifs et la

houle énorme s'y brisait implacable, lançant à d'immenses hauteurs ses gerbes phosphorées. Et nous courions sur ces dangers avec une vitesse dont rien ici-bas ne peut donner l'idée.

— Nous allons mourir, dit-elle avec tristesse, dis-moi que tu m'aimes, dis-moi que tu m'appartiens.

Elle se pencha sur moi, et je l'appuyai sur mon cœur avec ivresse.

— Oh ! tu m'aimes, tu m'aimes, reprit-elle joyeuse, il est doux de mourir dans un baiser.

J'entendis près de moi la voix austère du Père Le Goff.

— Te souviens-tu du roi Grallon ?...

— Te souviens-tu du roi Grallon ? répéta-t-il d'une voix de tonnerre. Emportant sa fille de tout le galop de son cheval, il fuyait la marée qui montait après lui. Une voix lui dit : Tu as le démon en croupe, jette-le à la mer... Et le roi hésitait... et la marée montait rapide... La voix lui répéta : Tu as le démon en croupe, jette-le dans la mer... Et moi je dis aussi, comme au roi Grallon le cri de l'abîme : Tu as le démon dans tes bras, jette-le à la mer.

Elle me pressait tremblante... Malgré la nuit je voyais ses regards suppliants ; ses paroles retentissent encore mon oreille :

— Je t'aime ! je t'aime ! mourons dans un baiser.

Et le Père grave, terrible, le geste impérieux, me cria de nouveau :

— Tu as le démon dans tes bras, jette-le dans la mer.

Elle pleurait, je sentais sur ma joue ses tièdes larmes, ses cheveux dénoués effleuraient mon visage.

— Je t'aime ! je t'aime ! murmura-t-elle à demi pâmée, mourons dans notre amour...

Je la serrai sur ma poitrine.

Déjà l'avant du navire était dans les brisants ; les rochers noirs, aigus, dentelés, apparaissaient aux lueurs phosphorescentes des vagues.

Alors le Père la saisit, elle criait éperdue : A moi ! à moi ! je t'aime... Je luttai vainement ; le missionnaire, avec une force surnaturelle, la lança dans les flots...

Et le navire voguait d'une allure régulière sur une mer tranquille... La brise était douce et les blancheurs de l'aube commençaient à poindre à l'horizon.

— Père, m'écriai-je en tombant à genoux, que Dieu me pardonne ! je fais vœu d'être à lui.

. . . . . .

. . . . . .

J'ouvris les yeux, et je regardai avec étonnement autour de moi. J'étais dans une petite chambre, couché dans

un excellent lit. Je vis sortir une femme en robe grise et coiffe blanche, une sœur de charité. Le Père Le Goff me regardait avec joie.

— Où suis-je, mon Père ?

— Dans votre pays, à Brest, à l'hôpital.

— Et ma mère?

— Votre mère vient de passer quatre nuits à vous veiller. Ce matin vous alliez mieux, je l'ai suppliée d'aller prendre un peu de repos... elle est de vieille race bretonne, une femme de granit... Elle m'a promis de dormir quelques heures; mais, je n'en doute pas, elle sera ici bientôt.

— Bonne mère !... Dites-moi, mon Père, n'ai-je point promis de me vouer à Dieu ?

— Oui, mon enfant.... et vous tiendrez parole?

— Oui, mon Père.

PHAN-TAN-GIAN

PHAN-TAN-GIAN

Notre conquête de Saïgon, de Bien-hoà et de Mithô avait séparé les trois autres provinces de la Basse-Cochinchine du reste de l'empire. Le royaume du Cambodge bornait ces dernières à l'ouest, la mer au sud, le désert au nord, nos possessions à l'est.

La situation particulière et la nature des productions de ce fragment du territoire annamite faisaient de son administration une fonction de la plus haute importance. La Basse-Cochinchine était le grenier de l'empire. Nous

nous étions emparés d'une moitié de ce grenier; le gouvernement de Hué tremblait pour l'autre. Les trois provinces restées au pouvoir de nos adversaires servaient de point d'appui au parti national pour fomenter des troubles continuels dans nos possessions. Leur prise était devenue pour nous une nécessité. De même, Tu-Duc voyait en elles la seule chance de recouvrer ce qu'il avait déjà perdu ; il désigna Phan-tan-gian au commandement de cette partie du royaume. C'est à ce mandarin que la jeunesse du monarque avait été confiée ; après lui avoir servi de précepteur, il était devenu son principal conseiller.

Phan-tan-gian fut le personnage marquant de l'ambassade cochinchinoise à Paris. Les merveilles de notre civilisation l'impressionnèrent vivement. L'agriculture, le premier et le plus noble des arts pour un Chinois, avait tout d'abord attiré son attention. S'il n'eût été satisfait de la fertilité des campagnes, nos instruments de l'industrie moderne ne fussent point parvenus à l'éblouir. Sa mission l'obligeait à porter un grand intérêt à notre puissance militaire ; il en avait compris avec chagrin toute l'étendue.

Au retour de son voyage en Europe, Phan-tan-gian se tint, à la cour de Hué, à la tête du parti de la paix.

La fibre nationale vibrait en lui aussi fortement que chez ses adversaires, mais il était convaincu de l'impossibilité d'une lutte. Son éloignement pour la guerre lui valut un moment de défaveur ; les préventions du roi ne tinrent point contre son estime pour son vieux précepteur, et Tu-duc lui rendit sa confiance, tout en se laissant entraîner par des influences contraires.

Pendant l'insurrection de Go-cong, Phan-tan-gian, désigné comme traître par le partit violent, vit sa sûreté personnelle compromise. Depuis son séjour dans notre capitale, cet Annamite distingué s'était laissé entraîner par une sympathie personnelle plus forte que sa haine de patriote et d'homme d'État. Nous eussions été heureux de nous attacher un personnage aussi éminent par la noblesse du caractère et par son rang dans l'empire ; on lui fit donc connaître nos dispositions à lui offrir une position brillante. Phan-tan-gain refusa, avec dignité, de rien comprendre à ces ouvertures.

. . . . . .

. . . . . .

L'aube éclairait de ses premières lueurs la plaine unie des rizières de la province de Vinh-luong ; les vapeurs émanées des terres humides et du cours majestueux du

Cambodge couvraient le paysage d'un voile à demi trans parent.

Un grand mouvement se faisait à bord de notre flottille mouillée devant la citadelle; une partie de l'équipage se disposait à hisser, en tête des mâts, les pavillons de diverses couleurs des jours de fête ; les canonniers se rendaient joyeusement à leurs pièces.

L'agitation régnait aussi dans la forteresse et dans la ville. Là, bien différente était l'expression des physionomies. On venait d'ouvrir les portes de la citadelle, la population s'y pressait inquiète et préoccupée. Sur quelques visages éclatait la colère ; les plus nombreux exprimaient, avec la tristesse, cette résignation calme qui est l'un des traits les plus remarquables des races de l'Orient.

La joie mal dissimulée d'un groupe d'Annamites contrastait avec l'abattement général. Loin de chercher à pénétrer dans le fort, ce groupe, dont la plupart des membres avait au cou de gros chapelets, se concentrait autour d'une grange en aréquiers et d'une maisonnette de style européen. La grange était l'église catholique; la maisonnette, le presbytère. Les Annamites ainsi réunis composaient la petite chrétienté du Père Le Goff.

La veille, de longs pourparlers avaient été échangés entre le commandant de la flottille et le gouverneur général Phan-tan-gian. Le résultat de ces conférences, soupçonné d'ailleurs par les deux partis chrétien et païen, allait être officiellement proclamé.

Au centre du rectangle formé par les courtines de la forteresse s'élevait le palais du gouverneur. Derrière cet édifice se trouvaient les magasins de riz, gigantesques monuments en bois de fer ; devant la façade, la foule s'entassait, en chuchotant, sur une large place formée par les pavillons des mandarins et les casernes.

Le palais du gouverneur consistait en une vaste toiture carrée en tuiles, soutenue par des colonnades de tack. Des rideaux, tendus d'une colonne à l'autre, formaient les divers appartements, laissant partout une libre circulation à l'air, premier besoin dans ce climat étouffant. On montait, par trois marches, à un immense vestibule donnant sur la place ; des officiers et des gens de marque s'y groupaient inquiets et silencieux. Devant la façade, les soldats réguliers, avec leurs lances, leurs jaquettes bleues de cotonnade bordées de rouge, et leurs chapeaux coniques, se rangeaient en haie.

Le Quan-bo, le Quan-an et le général sortirent de leurs demeures, précédés chacun de leurs deux parasols, du

porte-canne, du porte-boîte à bétel, du bourreau avec ses baguettes de flagellation dans un carquois. Ils marchaient la tête baissée. Arrivés au palais les trois mandarins traversèrent le vestibule et disparurent derrière la tenture qui le terminait.

Les tam-tam roulèrent, les gongs firent retentir leur airain sonore... un grand silence se fit dans le peuple et parmi les soldats.

Les voiles du fond de la salle d'apparat, en s'écartant, laissèrent apparaître un vieillard assis sur un trône.

C'était Phan-tan-gian.

Sur sa noble physionomie régnait une parfaite sérénité. Son nez fortement aquilin se recourbait sur une moustache blanche; une longue et rare barbiche, qu'on eût dite de lin, tombait sur son ample robe de soie bleue; ses yeux, en dépit de l'âge, brillaient d'un vif éclat. De ses larges manches sortaient deux mains effilées de la plus parfaite distinction.

La foule s'agenouilla et toucha trois fois la terre du front.

Le vieillard fit un léger signe de la main droite et d'un ton magistral prononça le discours suivant :

« Mandarins et peuple !

« Il est écrit : Celui qui vit selon la volonté du Ciel vit

dans le bien, celui qui ne vit pas selon la volonté du Ciel vit dans le mal. Faire selon la volonté du Ciel, c'est écouter la raison naturelle; c'est agir contre la volonté du Ciel de ne point obéir dans ses actes à la raison naturelle.

« L'homme est un animal intelligent créé par le Ciel. Chaque animal vit selon sa nature, comme l'eau s'écoule dans les terrains bas, comme le feu s'étend dans les terrains secs. Cela est dans l'ordre naturel. En vivant selon leur nature, tous les animaux que le Ciel a faits vivent selon la volonté du Ciel. Les hommes, à qui le Ciel a donné la raison, doivent s'appliquer à vivre en obéissant à cette raison, que le Ciel leur a donnée.

« L'empire de notre roi est antique; notre reconnaissance envers nos rois est entière et toujours vive, nous ne pouvons les oublier.

« Maintenant, voilà que les Français sont venus, avec leurs puissants moyens de guerre, jeter le trouble parmi nous. Nous sommes faibles contre eux, nos chefs et nos soldats ont été vaincus. Chaque combat ajoutait à notre misère. Notre roi, dans sa miséricorde, envoya des ambassadeurs pour traiter de la paix, et concéda à ses ennemis une portion de l'empire.

« C'est ainsi que vos provinces sont devenues voisines des hommes de l'Occident.

« Notre roi, en concluant la paix, avait également promis une indemnité de guerre ; il n'a pu la payer. Les Français, en compensation, veulent avoir votre territoire.

« Les Français ont d'immenses jonques de guerre remplies de soldats et armées de très-gros canons. Personne ne peut leur résister ; ils pénètrent où ils veulent ; les plus fermes remparts tombent devant eux.

« J'ai élevé mon esprit vers le ciel, et j'ai prêté l'oreille à la voix de la raison.

« Et j'ai dit :

« Il te serait aussi insensé de vouloir renverser tes ennemis par les armes qu'au jeune faon d'attaquer le tigre. Tu attirerais inutilement de grands malheurs sur les peuples que le Ciel t'a confiés. J'ai donc écrit à tous les mandarins et à tous les chefs de guerre de briser les lances et de remettre les forts sans combat.

« Mais, si j'ai suivi la volonté du Ciel en écartant de grands maux de la tête des peuples, je suis traître envers notre roi en livrant sans résistance les provinces qui sont à lui... je mérite la mort.

« Vous, mandarins et peuple, vous pouvez vivre sous le

commandement des Français, qui ne sont terribles que pendant la lutte, mais leur pavillon ne doit pas flotter sur une forteresse où Phan-tan-gian vit encore... »

. . . . . .

. . . . . .

Derrière le trône de Phan-tan-gian le rideau se souleva; un serviteur parut, tenant une coupe d'une main, de l'autre essuyant ses larmes. Des sanglots éclatèrent derrière les tentures. Le vieillard prit la coupe, l'éleva vers le ciel et la vida d'un trait.

Il essaya de se lever, ses jambes fléchirent. Des serviteurs lui vinrent en aide et l'emportèrent derrière le rideau.

Ce fut dans le peuple un long gémissement.

. . . . . .

. . . . . .

Et les couleurs françaises montèrent au mât de pavillon de la forteresse, joyeusement saluées par les canons de la flottille.

NUIT ETOILÉE

NUIT ÉTOILÉE

La nuit est tombée, nuit sans lune... des torrents de pluie ont rafraîchi l'air... l'orage s'est dissipé, le ciel est devenu d'une pureté étrange. C'est un fourmillement d'étoiles inénarrable, surtout dans les environs de la voie Lactée...

Cœli enarrant gloriam Dei, dit le Psalmiste.

Non, cela n'est pas... les astres ne chantent point la gloire de Dieu, mais le génie de l'homme.

La prétendue élévation de l'âme, à la vue des cieux, est

une convention et une hypocrisie. La contemplation de la voûte étoilée m'absorbe et ne m'émeut pas. Lorsque j'interroge ce champ infini mais aride, il me répond sèchement :

— Toutes les molécules de l'univers gravitent les unes et les autres inversement aux carrés de leurs distances et directement à leurs masses.

« Voilà mon secret, dit le Ciel, ne me demande rien de plus. Je suis la Matière, la Fatalité. »

ANANKÈ.

L'astronomie est le miroir qui reflète avec le plus d'éclat notre supériorité intellectuelle. Laplace l'a dit dans son beau style, si elle humilie notre orgueil en nous montrant l'insignifiance absolue de notre domaine terrestre dans l'ordre universel, elle relève notre intelligence par la *petitesse même de la base qui lui a suffi pour mesurer les cieux.* Quand Leverrier, avec l'œil de la science et du calcul, écrit à Galle de Berlin : Cherchez près de l'étoile δ du Capricorne, vous y trouverez une planète inconnue ; l'esprit humain me semble vaste comme les espaces célestes.

Newton ne prononçait jamais le nom de Dieu sans se découvrir ; n'était-ce point un peu un hommage qu'il se rendait à lui-même ?

Ce grand homme ne put suivre dans toutes leurs conséquences les lois grandioses de la gravitation. Ayant découvert les perturbations planétaires, il crut à une tendance de ces perturbations à s'accroître indéfiniment ; par suite, dans sa pensée, la main du Créateur devait intervenir parfois pour rétablir l'équilibre. Mais après Euler, d'Alembert, Lagrange, vint Laplace ; pièces en main, il nous dit de sa voix magistrale :

« Les perturbations sont périodiques ; le système solaire oscille indéfiniment, par périodes séculaires, autour d'un état moyen dont il ne peut s'écarter que dans des limites fort resserrées ; en un mot : le système solaire a en lui-même ses conditions de stabilité. »

Laplace était athée.

Quand il présenta à l'empereur son Traité du système du Monde, Napoléon jeta un coup d'œil sur la préface et lui dit :

— Mais, monsieur de Laplace, et Dieu ?...

— Sire, répondit le grand académicien, je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse.

Un catholique s'adressait ainsi à Arago :

— Eh quoi, monsieur Arago, vous n'avez rien vu au delà des astres ?

— Monsieur, répliqua flegmatiquement l'illustre astronome, je n'ai jamais été plus loin que les astres.

Il est trop vrai :

La gravitation, à elle seule, maintient l'équilibre dans l'univers; et je ne puis voir une Providence active dans l'ordre du ciel, quand une simple loi suffit.

Mais je sens, et ma conscience même de la Fatalité le prouve, il y a autre chose en moi que la Fatalité.

Oui, je suis enchaîné, comme l'âne à la meule, dans un cercle nécessaire; mais j'ai la liberté de me mouvoir dans ses limites.

La liberté humaine, liberté restreinte, est la faculté d'agir dans un cercle d'un rayon déterminé.

Si je vois dans l'ordre du ciel une fatalité absolue, je pressens comme antithèse une liberté infinie. Je ne puis la nommer ni la comprendre; l'humanité l'a appelée Dieu.

La nature se présente à nous sous trois faces :

— Matière, Fatalité.

— Vie.

— Intelligence, Volonté, Liberté.

Je ne puis concevoir une Intelligence sans volonté, une

Volonté sans liberté ; je résumerai ces trois idées inséparables sinon adéquates en un seul mot : Liberté.

Le devoir de l'homme est d'être libre, il ne naît libre que facultativement. La Liberté est la glorieuse récompense du travail, de l'étude, de la prière.

Notre mission ici-bas est de reculer incessamment les limites de la Fatalité qui nous enserre.

Le cercle d'action libre n'est pas le même pour tous les hommes. — Le rayon moyen pour l'espèce varie avec les phases diverses de la grande vie de l'humanité : il croît avec le temps, par les labeurs des générations qui se succèdent, et c'est là ce qui constitue le Progrès.

Nous avons tous en nous, dans une certaine mesure, ce que Georges Fox appelait la Lumière Intérieure ; je la sens bien positivement en moi. Elle, elle seule, me porte à croire à une Liberté infinie, antithèse de cette Fatalité absolue démontrée par la constance des lois physiques, par toutes les manifestations de la nature. Cette lumière intérieure qui nous permet de lutter contre les puissances nécessaires de l'ordre physique est une émanation de la Liberté infinie.

La Nécessité est sans doute une forme de la Volonté Divine ; celle-ci, infaillible et parfaite, ignore l'inconstance et l'instabilité.

Voici donc dans toute sa simplicité le terrible problème posé à l'Intelligence moderne, et sans la solution duquel nous ne pouvons espérer ni ordre ni paix :

La science, sous le nom de lois, nous signale partout la présence de la Fatalité. D'autre part, nous avons conscience en nous d'une lumière intérieure, et nous éprouvons un irrésistible besoin de la croire en relation avec la liberté infinie.

La conciliation de ces deux idées, en apparence contradictoires, voilà ce qu'il nous importe de trouver.

L'homme est-il cette misérable créature, si bien dépeinte par monseigneur Gaume, guidée d'un côté par les anges, tyrannisée de l'autre par les démons ? Est-il jeté dans un monde soumis aux caprices de volontés extranaturelles ? Ce monde est-il régi lui-même par une fantasque Providence?

Ou bien l'homme est-il un être libre en lutte, avec ses propres forces, contre une nature dont la Souveraine Puissance a fixé les lois de toute éternité ?

DIVAGATIONS

D'UN

BUVEUR

DIVAGATIONS

D'UN

BUVEUR

Assis dans un grand fauteuil, devant un bon feu, les pieds sur les chenets, mon ami R*** disparaissait presque entièrement dans l'épais nuage de fumée émanée de son énorme pipe. A sa droite, sur une petite table, se trouvait un verre à moitié vide et une bouteille fortement entamée. Il lut sur ma figure un sentiment de reproche et d'affectueuse pitié :

— Vas-tu me sermonner encore ? me dit-il.

— Pourquoi ?.. je perdrais mon temps...

— Très-certainement.

— Je ne te tourmenterai point... mais tu ne m'empêcheras pas d'éprouver un vrai chagrin de te voir si peu raisonnable...

— Tu n'y comprends rien... c'est précisément parce que je suis raisonnable... Byron l'a dit : L'homme étant un être raisonnable doit s'enivrer... Et il en est bien ainsi : Tous les hommes recherchent avidement l'ivresse. Il n'est tribu sauvage assez déshéritée pour ne point posséder une boisson fermentée. Le monde entier s'enivre. Pourquoi ?... Pour calmer au moins quelques instants le prurit de son hideux ulcère, pour endormir ce ver qui lui ronge le cœur, pour anesthésier cette Raison maudite qui le brûle... c'est la Raison, qu'Adam a cueillie au paradis terrestre sur l'arbre de malheur... Définis-moi la Raison.

— La Raison ?...

— Tu restes court... Tu parlerais, tu le comprends, comme un dictionnaire, tu me définirais la Raison par d'autres universaux dont le sens est aussi difficile à préciser. Tu me l'expliquerais par cent mots qui, tous, la supposent implicitement connue... Tu mar-

cherais de tautologie en tautologie, de baliverne en baliverne... et chaque parole prononcée serait une inconnue nouvelle introduite dans ton équation...

— Tu as trouvé tout cela dans ton verre ?

— Oui, et bien autres choses... la quiétude d'abord. Si tu es malheureux, prie ou bois... Il a été donné à l'homme deux grandes consolations : la religion et l'ivresse. Ce sont les deux contre-poisons de la Raison. Je suis fatigué d'être homme, et ne pouvant devenir ange...

— Tu te fais bête.

— Pour être si fier, tu as répondu à l'argument des sceptiques ?

— Quel est-il ?

— La Raison est le principe de nos idées... nous devons donc, tout d'abord, démontrer sa légitimité ou sa conformité avec le vrai... Or, nous ne pouvons démontrer la légitimité de notre Raison que par notre Raison... Nous sommes donc fatalement enfermés dans un cercle vicieux, et notre condition nécessaire est le doute. Le doute, tourment de toutes mes heures, spectre hideux qui vit à mes côtés, et macule de sa main de squelette tout ce que j'ai de cher et de sacré. La bête, elle, ne doute pas. Tu me regardes la bouche ouverte... as-tu dans ta

poche le critérium de la certitude ? Non. Eh bien ! tais-toi et bois.

Il remplit son verre, le vida d'un trait et reprit :

— Tu as vu des pélicans?

— Oui. — Pourquoi?

— Écoute, mon désir est d'être pélican. Si, comme je l'espère, la métempsycose est une vérité, la Suprême Bonté fera de moi un de ces animaux privilégiés. Te souviens-tu du lever du jour dans les Antilles?... Je suis dans une belle rade. Je vois des montagnes déchiquetées couvertes d'une sombre verdure ; çà et là des palmiers lancent vers les cieux leurs orgueilleux panaches. Le soleil se montre rouge à l'horizon, et la mer réfléchit ses rayons comme un gigantesque miroir métallique. Regarde sur le ciel bleu ces points grisâtres sillonnant l'air avec une rapidité fantastique... Tu distingues maintenant deux ailes... puis, un bec formidable, surmonté bientôt de deux yeux ronds et stupides... Oh ! qu'il va vite le pélican !... vos bateaux à vapeur, vos railways sont des tortues... au pélican a été donné ce desideratum de tous nos rêves, la vitesse... hourrah !... il va comme le char d'Élie, rasant l'eau, y baignant le bout de ses ailes. Ses jambes ramassées ont disparu sous les plumes de son riche duvet, son cou s'est

retiré dans sa forte poitrine, son bec est horizontal et menaçant comme le rostre d'une galère. Vois-le s'élever, décrire un grand cercle dans l'air, puis une spirale descendante... la tête vers la mer, il donne un violent coup d'ailes, et les repliant aussitôt, il tombe comme la foudre... Il a saisi sa proie, et l'enferme avec satisfaction dans son vaste jabot. L'ivresse de la course effrénée, l'appât du gain l'entraînent ainsi jusqu'au moment où les rayons du soleil moins obliques répandent une forte chaleur. La provision est enfin terminée; nous allons l'admirer maintenant dans toute la majesté d'une suprême béatitude. Perché sur une seule patte au haut d'un arbre, cet oiseau merveilleux garde l'autre pour relever la première quand la fatigue sera venue. A part ce mouvement alternatif, s'effectuant au plus d'heure en heure, il est immobile comme ses confrères empaillés de nos musées. Son gros bec est replié contre sa poitrine dans une attitude méditative. Combien sont loin de ce profond philosophe, le moine du mont Athos absorbé dans la contemplation de son nombril, ou le fakir de l'Inde, identifié avec Brahma, se regardant le bout du nez avec une attention soutenue, ou le dévot plongé dans l'extase de la prière !...

R*** fit en vain des efforts désespérés pour se lever de son fauteuil.

— Mes jambes refusent le service... Pourquoi me lever, après tout ? je suis bien ici... je voulais te lire une page d'un écrivain moderne, la seule un peu sensée qu'on ait écrite dans ces derniers temps. A défaut du style élégant de cet original, tu te contenteras de sa pensée : Depuis la plus haute antiquité, à la grande admiration des humains, l'ordre règne dans la société des abeilles ; pourquoi n'est-il jamais troublé ? Parce que la république mellifère est composée d'êtres sans raison. Qu'une puissance supranaturelle leur fasse ce don funeste, à cet ordre admirable va succéder le chaos. On proclamera la souveraineté de la Raison. On raillera les vieilles coutumes. Les travailleuses décréteront le principe égalitaire, se déclareront lasses de leurs prodigieux efforts pour entretenir une reine uniquement occupée de faire l'amour dans son sérail de mâles et de produire d'interminables légions d'enfants voraces. On ne sera plus d'accord sur rien. Un parti voudra des alvéoles rondes, l'autre des alvéoles carrées. Il faudra des siècles de travaux et le génie de plusieurs Pythagore pour en revenir aux formes hexagonales. Adieu hiérarchie, économie, travail ! en leur lieu et place la famine et la guerre civile. On fera révolution sur révolution et la terre promise de la Raison Souveraine fuira comme un mirage devant les pas du voyageur. On ne sera

point satisfait du mal intérieur, la folie du prosélytisme fera porter la guerre dans les ruches voisines... Et cela ne finira que quand cette race infatuée aura trouvé l'ordre dans la mort. Arrière, marchands d'orviétan ! le bonheur est au fond des coupes. Laissez-moi y noyer ma stupide Raison, cent fois plus boiteuse quand je suis à jeun, que dans les hallucinations de l'ivresse. Viens, viens à moi, douce ivresse, emporte mon âme dans les espaces, sur les ailes azurées de la fantaisie, au milieu des sublimes vibrations de l'éther. Fais-moi visiter les milliers de soleils épandus dans l'espace. Vois combien de systèmes divers ! Regarde le globe solaire avec sa photosphère enflammée et sa radieuse ceinture de lumière zodiacale ; autour de lui circule son cortége de planètes sages et fidèles et de comètes échevelées, vraies bacchantes qui, dans leur course effrénée, se prennent parfois d'amour pour une autre étoile. Volons vers ces couples de soleils unis par le chaste hymen d'une attraction réciproque, ornés de brillants satellites ; ne dirait-on pas deux époux entourés de leurs enfants ?... Quelle fécondité magnifique !... Autant il y a de fleurs variées sur nos pelouses au printemps, autant il y a d'astres divers dans les champs infinis des cieux. Chez nous l'astre central éclaire ses suivantes. Là l'astre foyer est obscur, et son escorte de planètes

lumineuses lui distribue la chaleur et la vie. Plus loin ce sont des tourbillons de soleils; comment peuvent-ils, dans ce fourmillement, accomplir leurs révolutions librement et sans choc? Comment la loi de la gravitation maintient-elle l'ordre dans ces systèmes compliqués?... Une pauvre solution approchée du problème si simple des Trois Corps, telles sont les colonnes d'Hercule de notre altière intelligence. Vraiment cela fait pitié... Ces mondes peuplés d'humanités différentes sont infestés par la raison et le doute... et dans tous les points de l'espace, comme dans tous les instants du temps, s'élève vers Dieu un long cri de douleur... Montre-moi, divin esprit de l'ivresse, les créatures fantastiques de ces univers étranges... Ah! le voilà donc ce séjour fortuné si longtemps cherché en vain... Là, elle vit celle que j'ai aimée... La voilà radieuse et légère au milieu d'arbres au feuillage inconnu. C'est le même visage pur et frais; telle je l'ai vue parmi nous; mais deux ailes d'or parsemées de diamants ornent ses blanches épaules. Ah! mort et damnation!... Sa longue robe flottante ne peut cacher ses pieds de bouc et sa queue de crocodile.

R**' essuya la sueur dont son visage était inondé; il semblait plongé dans un désespoir amer. Tout à coup il partit d'un fou rire.

— Vois-tu ce beau damoiseau accouru à la rencontre d'Amélie ? Il l'a saluée très-courtoisement en tirant son chapeau fait comme la mule du pape. Il parle français, sur mon honneur. C'est un fort élégant cavalier, portant très-bien son balai en sautoir ; il a une queue de cheval et une trompe d'éléphant... Que ne peux-tu le voir offrir à Amélie une rose cueillie avec sa trompe au faîte d'un arbrisseau dont les fruits sont des alouettes rôties. Par le Saint-Père, je vais lui envoyer un cartel ! Elle est toujours charmante mon Amélie, mais j'ai le cœur serré de lui voir des pieds de bouc et une queue de caïman... Seigneur Dieu, quelle harmonie ! Oh! la splendide cathédrale ! Notre-Dame avec ses tours et Saint-Pierre avec son dôme y danseraient la tarentelle. Les notes graves et solennelles d'un orgue immense inondent mon âme de piété. Comme il est magnifiquement vêtu ce long cortége de prêtres à têtes de rhinocéros ; leurs habits sont tissus d'or, de soie blanche et de perles fines. Tout un peuple, aux formes humaines, au visage d'hippopotame, dévotement agenouillé, assiste à ces pompeux mystères. Là tous aussi se courbent devant un riche tabernacle étincelant de lumière au milieu des vapeurs de l'encens ; et sur le tabernacle, radieuse, rayonnante, se dresse une croix... C'est ainsi qu'en Sirius le Christ est adoré...

R*** tomba subitement d'un état de surexcitation vraiment effrayant dans une profonde prostration. Je crus un instant la crise terminée ; mais il retomba bientôt dans de nouvelles divagations :

— Seigneur Dieu, délivre-moi de mon ennemi ! Dans ma douleur je sens un besoin infini de m'élever vers toi ; mais la Raison, comme un boulet, me rive au sol. En mer, par ces belles soirées des tropiques, quand, près de la ligne si nettement tranchée de l'horizon, le soleil allongeait son disque empourpré et prenait par la réfraction des formes étranges, du silence solennel de la nature s'élevait une voix d'une douceur infinie murmurant à mon cœur le nom de Dieu. Dans mon adolescence, seul et pensif je parcourais les campagnes de mon pays béni, et tu l'élevais alors, Seigneur, comme un parfum divin au milieu des senteurs du printemps. Vous êtes passées à jamais, tièdes nuits, nuits étoilées et sereines de l'été, où Amélie serrant mon bras sur son sein me disait : Que Dieu est bon !... Sur quel rayon de lumière, ma bien-aimée, ton pur esprit est-il monté vers un astre ignoré ?... Et maintenant, sous le feuillage du cyprès, sur ton froid cercueil, je vais pleurer en vain. Ne viens-tu pas, quand les ombres du soir ont couvert le champ du repos, respirer les fleurs

portées par une main amie? Pourquoi n'ai-je pas les croyances du laboureur de mon pays ? La nuit de la Toussaint, je garnirais mon humble table de gâteaux et de lait, et je croirais te voir à cette place, où ma fiancée se serait assise, si la mort ne me l'avait ravie avant l'hymen. Hélas ! quand je vais m'agenouiller sur la tombe où tu reposes, si mes yeux ont des pleurs, mon cœur est sans prière...

Des larmes ruisselaient sur les joues du buveur. Malgré ma répugnance je ne pouvais me défendre d'une sympathie des yeux involontaire. Le scepticisme et le chagrin avaient dévoyé cette âme aimante et naturellement élevée. Je contemplais avec douleur les ravages d'une passion honteuse, abîme où devait s'engloutir avant peu toute la vigueur d'un esprit bien doué. Et je songeai à cette parole :

« Bienheureux les simples de cœur, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu ! »

R*** continua son monologue tantôt coupé par les sanglots, tantôt interrompu par les éclats d'une gaieté convulsive.

— L'orgue sacré, le son des cloches ne font plus vibrer en mon cœur des cordes amollies. Je cours après les

douces émotions de mon enfance... alors se dressent devant moi les images railleuses de la femme de sel et de l'âne de Balaam... Pour écouter ma raison, j'ai abandonné le petit Jésus né sur la paille au milieu des pasteurs, et le Christ agonisant sur la croix. Pour suivre cette orgueilleuse, j'ai quitté la voie sereine où je marchais joyeux et confiant ; j'ai rejeté la coupe où mon âme buvait à pleins bords la consolation dans la douleur et la force dans le péril. J'ai prêté l'oreille à Hégel, il m'a dit : Toutes choses émanent d'une différentiation de l'*Absolu* qui, seulement dans l'homme, prend conscience de lui-même et dit *Moi*. Voilà le dernier mot de la raison après un effort de six mille ans ; voilà le monstre mort-né dont est accouché le Titan de la philosophie allemande. C'est vraiment joli cet *Absolu* inconscient qui fait jaillir l'homme de son sein ; et *sachant alors qu'il Est*, il se connaît et s'adore. Mais les Allemands se repaissent volontiers de chimères ; l'esprit français jouit d'une clarté, d'une lucidité proverbiales, laissons parler l'école française : Il y a deux dieux, un dieu imparfait et un dieu parfait. Le dieu imparfait qui est réel, qui existe, c'est le Grand Tout. Le dieu parfait n'existe pas par lui-même, nous le créons, c'est l'*Idéal*, c'est l'essence pure de la pensée humaine. Faut-il avoir un merveilleux esprit pour revêtir de bon sens de pareil-

les balivernes ! Ces bateleurs ne me vont guère, écoutons une autre parade : La nature se présente à nous sous trois faces : Substance — Cause — Rapport ou Relation. Nous ne pouvons connaître que les Relations ou les Rapports. L'idée de substance engendre la religion et ses fantasmagories. L'idée de Cause engendre la philosophie et ses aberrations. La notion des Rapports nous donne la Science qui est la Vérité. C'est la suite de l'école de Kant. Voilà au moins un honnête Allemand. Il a bien abusé du Moi et du Non-Moi, du noumène et du phénomène, du subjectif et de l'objectif, et de tout le nauséabond bagage d'outre-Rhin ; mais il a donné à la Raison un coup de massue dont elle ne se relèvera jamais. Depuis six mille ans, dit Kant, l'homme s'acharne à philosopher, depuis six mille ans la philosophie débite exclusivement des sottises et ne semble point près de tarir ; n'y a-t-il pas lieu en conséquence, de faire l'inventaire de la Raison, de se demander si elle est organisée pour philosopher ? En un mot, l'homme étant fatalement condamné à faire usage de sa Raison, n'y a-t-il pas lieu de rechercher les limites du champ dans lequel il lui est donné de se mouvoir avec certitude ?... Elle peut suivre deux voies : dans l'une, elle marche appuyée sur le bâton de l'Expérience ; ainsi elle étudie les rapports des choses. La

science naît de l'accord de l'Expérience et de la Raison. Mais quand notre esprit, rejetant le secours de l'expérience, veut par ses propres forces pénétrer la substance et la cause, il s'appelle *Raison Pure*. Vain fantôme! quand l'analyse veut en déterminer les caractères, elle n'aboutit qu'à des négations. La Raison Pure, c'est un homme isolé dans l'espace et faisant des efforts désespérés pour se mouvoir... c'est le néant s'agitant dans le vide... Que trouverai-je en prenant pour guide la Raison aidée de l'Expérience? Oh! elle n'est point avare, elle a les mains pleines et prodigue ses trésors sans compter : elle peut mesurer et peser les mondes; par elle, je puis étendre mon empire sur la matière à l'infini, *mens agitat molem*. Les éléments, les forces de la nature sont en ses mains des jouets. Mais mon âme est alors comme un homme dévoré par la soif au milieu de monceaux d'or. La Science me donnera tout, hormis ce que je lui demande, car mon âme est brûlée par le besoin de Dieu, et jamais Dieu ne se trouvera au foyer de ses télescopes ni au fond de ses cornues...

R*** se tut, remplit son verre, et, malgré tous mes efforts, le vida d'un seul trait.

— Pourquoi veux-tu m'empêcher de boire? Quand je

suis ivre, je sens s'exalter en moi les facultés créatrices. Je vis dans un milieu fait à ma guise. J'enfante des mondes, comme Dieu; je sens la sublime jouissance de la création. Comme l'Éternel, je me complais en mon œuvre. Peu importe que ces mondes soient imaginaires ! Les autres sont-ils plus réels?... Dans mon enfance, cette étrange idée m'absorbait des journées entières : tout était illusion autour de moi, j'existais seul. Seul, j'assistais à un spectacle magique, à une scène de pantins dont les fils se réunissaient dans la main d'une puissance qui se plaisait à en étudier l'effet en moi. Au premier abord, cela semble une hallucination d'un esprit en délire; au fond, c'est une réalité. Je porte le monde en moi; si je cesse de sentir, ce monde est anéanti; il cesse d'être sous la forme que je lui avais donnée... Le son n'est son que grâce à mon oreille, sans cela c'est une vibration, un mouvement. La lumière, elle aussi, est une vibration, un mouvement; elle n'est lumière qu'après avoir ébranlé mon cerveau par l'intermédiaire de mon œil... La façon dont je suis impressionné par un phénomène dépend autant de la conformation de mes organes que du phénomène lui-même. Quand j'admire les splendeurs d'un coucher de soleil, j'assiste à une véritable fantasmagorie. Ces nuages empourprés, ce globe

étincelant ne sont point à l'horizon, ils sont dans ma cervelle. Nous percevons le Monde Extérieur à travers une lunette fantaisiste. Je connais le Monde Extérieur dans ses rapports avec Moi, je ne puis le pénétrer en lui-même. Ma chétive personne est à jamais le jouet d'une illusion fatale... Centuplons nos moyens d'investigation, multiplions à l'infini la puissance de notre vision artificielle, faisons les atomes gros comme des mondes, rapprochons les astres à la portée de la main, nous donnerons seulement à nos illusions des proportions gigantesques ; mais nous ne connaîtrons pas la substance dans son intimité. Ma vie est donc invinciblement une hallucination perpétuelle, et mes rêves alcooliques ont autant de valeur qu'une prétendue réalité... A moi donc les splendides visions de l'ivresse ! à moi les champs diaprés de la fantaisie !... puisque la Réalité suprême est gardée comme le paradis terrestre par un ange à l'épée de feu... Ah ! je suis au centre d'une immense lumière, mes yeux n'en peuvent soutenir l'éclat... je sens pénétrer jusqu'à la moelle de mes os une chaleur ardente, elle me consume, et cependant j'éprouve un bien-être infini... c'est Lui !... c'est Lui !... le grand X éternel, la fin de toutes choses, c'est Dieu !...

Un tremblement affreux s'empara de mon ami, il devint livide... ses membres se roidirent...

Il était mort.

Puisse l'Éternelle Bonté pardonner ce suicide à l'enfant du doute, au fils de notre temps... car il a beaucoup souffert, beaucoup cherché, beaucoup aimé !...

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

Santo-Domingo 5
Les Kroumen 21
La Côte d'Or 31
Le lion 109
L'amitié éternelle 125
Phan-tan-gian. 169
Nuit étoilée 181
Divagations d'un buveur 189

FIN DE LA TABLE.

Clichy.— Impr. M. Loignon, Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

16

DT472
B73
1869

HOOVER INSTITUTION

To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below

DT 472 .B73 1869
Recits et nouvelles / AJX7665
Hoover Institution Library
3 6105 081 906 237

DT472
B73
1869